

Un Poète De Simón Mesa Soto

REVUE DE PRESSE

Epicentre Films présente

“Une comédie mordante” **LE MONDE**

 **FESTIVAL DE CANNES**
UN CERTAIN REGARD
PRIX DU JURY

 **SSIFF**
Donostia Zinemaldia
Festival de San Sebastián
PRIX HORIZONTES
MAKE & MARK SARIA

UN

POÈTE

un film de **Simón Mesa Soto**

avec **Ubeimar Rios**
et **Rebeca Andrade**

EPICENTRE FILMS présente UN POÈTE un film écrit et réalisé par SIMÓN MESA SOTO production OCÚLTIMO & MEDIO DE CONTENCIÓN PRODUCCIONES
avec UBEIMAR RIOS, REBECA ANDRADE, GUILLERMO CARDONA, avec JUAN SARMIENTO & ADIC. BVM direction artistique CAMILA AGUDELO LALINDE
musique TRIO RAMBERGET & MATTI BYE montages RICARDO SARAVIA BFE avec ELIOSA ARGILA, TED KROTKEWSKI produit par JUAN SARMIENTO & MANUEL RUIZ MONTEALEGRE, SIMÓN MESA SOTO
EN COPRODUCTION avec MALJA DE FICTION, MOMENTO FILM, ARTE, FILM I WASTZOF DAS KLEINE FEENSENSPIEL avec la participation de ARTE, BURKHARD ALTHOFF (ZOF/DAS KLEINE FEENSENSPIEL), CATHERINE COLAS (ZOF/ARTE)
SWEDISH FILM INSTITUTE VENTES INTERNATIONALES LUXBOX DISTRIBUTION FRANCE EPICENTRE FILMS

ocúltimo maquis arte que tal paris? vocable sofilm lire el cine latino CINE+ OCS

 **CINEMAS
ART &
ESSAI**

SOMMAIRE

Quotidiens :

- La Croix
- Le Figaro
- L'Humanité
- Les Échos
- Le Monde
- Libération
- La Marseillaise
- La Montagne
- L'Éclair
- Les Infos Pays de Redon
- Mediapart
- Midi Libre
- Nice-Matin
- Ouest France
- Sud Ouest
- Var-Matin



« Un poète » de Simon Mesa Soto, comédie noire et clown blanc dans les rues de Medellin



Prix du jury Un certain regard au dernier Festival de Cannes, ce film colombien est une satire du microcosme de la poésie doublée du portrait tendre d'un loser au cœur pur qui cherche à renouer avec sa fille. de Simon Mesa Soto | Film colombien, allemand et suédois, 2 h | Comédie dramatique

C'était l'une des bonnes surprises du dernier Festival de Cannes. Prix du jury de la section Un certain regard, celle qui met en avant dans la sélection officielle cannoise des films inclassables, Un poète a pourtant été envoyé après la date limite au comité de sélection sans que l'équipe ait le temps de peaufiner le montage. Tournée en un mois, cette comédie noire a sans doute tiré de cette rapidité d'expédition son côté brut et spontané.

Le film repose sur les épaules fatiguées d'Oscar Restrepo, poète de Medellin qui a connu son heure de gloire mais végète depuis vingt ans. Noyant son spleen dans l'alcool, ce Bukowski raté écume les rencontres d'amoureux de la poésie pour clamer son amour, pur et véritable, pour un auteur phare mais maudit de la littérature colombienne, José Asunción Silva, qui s'est suicidé à 30 ans...

Âme solitaire, séparé de sa femme, Oscar est pourtant un père aimant qui aimerait voir sa fille plus souvent. Ses proches, qui lui secouent régulièrement les puces, lui ont trouvé un poste d'enseignant dans un collège où les élèves écoutent avec perplexité ses exégèses des grands auteurs. Seule l'une d'elles semble réceptive. Ado issu d'un milieu populaire, Yurlady écrit des textes simples à l'évidente grâce dans son cahier de brouillon.

Satire drôle et grinçante

De quoi redonner foi à notre antihéros qui pousse la jeune fille à se présenter à un concours national de poésie et à présenter ses œuvres à un festival local. Victime d'un enchaînement de circonstances



malheureux, Oscar s'empêtre alors dans des quiproquos et malentendus alimentés par la vanité, la cupidité et la lâcheté de ses contemporains.

Satire drôle et grinçante des milieux culturels, Un poète a des accents des comédies de Woody Allen sur les illusions perdues d'un artiste dépressif, cinglant les artistes officiels et le ballet des hypocrisies mondaines et médiatiques. Sans oublier les virgules musicales de clarinettes. Le pastiche est réussi mais développe une vraie identité grâce à la singularité de son personnage central.

De tous les plans, Ubeimar Ríos n'est pas un acteur professionnel, mais un instituteur passionné de poésie et de musique. Regard fixe derrière ses lunettes carrées, tête rentrée dans les épaules, silhouette flottante, il donne à son personnage l'allure d'un héros de bande dessinée. Un sentiment que vient alimenter la texture de la pellicule employée par Simon Mesa Soto, du 16 mm, dont le grain apporte une dimension nostalgique et imparfaite au film et à son poète en quête de rédemption, clochard céleste aussi agaçant qu'attachant.



« L'Étranger », « La Femme la plus riche du monde », « Smashing Machine » ... Les films en salles mercredi 29 octobre 2025



L'Étranger, de François Ozon ; La Femme la plus riche du monde, de Thierry Klifa ; Smashing Machine, de Benny Safdie ; Un poète, de Simon Mesa Soto : voici la sélection de films que La Croix a vus pour vous cette semaine.

• L'Étranger ★★

de François Ozon | Film français, 2 h 02 | Drame

François Ozon s'est lancé dans l'aventure d'une relecture de L'Étranger et de son personnage, Meursault, simple employé de bureau à Alger paraissant indifférent à tout, y compris à la mort de sa mère. Entraîné dans les histoires louches de son voisin Raymond, il en vient à tuer un jeune Arabe sur une plage avant d'être jugé et condamné.

Notre avis : Le résultat est une adaptation fidèle, dans laquelle le réalisateur semble parfois un peu engoncé, même s'il parvient ici ou là à injecter un peu de son cinéma. Benjamin Voisin sert admirablement le personnage, spectateur plus qu'acteur de sa propre vie. Tout comme l'image en noir et blanc et les décors, souvent vides, renforcent l'aspect désincarné du récit.

» En savoir plus : « L'Étranger » de François Ozon, une relecture sage et vibrante de l'œuvre de Camus

• La Femme la plus riche du monde ★★★★★

de Thierry Klifa | Film français, 2 h 03 | Comédie



La très fortunée Marianne Farrère accepte de faire la couverture d'une revue et fait la connaissance de Pierre-Alain Fantin, un photographe à la réputation sulfureuse. L'artiste lance alors une campagne de séduction qui amuse Marianne et se voit offrir de cette dernière toutes sortes de cadeaux dispendieux. De quoi alerter Frédérique, la fille de la femme d'affaires.

Notre avis : Thierry Klifa propose une comédie ciselée, « très librement » inspirée de l'affaire Bettencourt, qui accorde une vraie place aux secrets de la famille et ne néglige pas la dimension politique. Laurent Lafitte, d'une réjouissante outrance, et Isabelle Huppert, impériale, forment ici un duo au sommet.

» En savoir plus : « La Femme la plus riche du monde » : Isabelle Huppert et Laurent Lafitte, un duo au sommet

• Smashing Machine ★★★★★

de Benny Safdie | Film américain, 2 h 03 | Drame

Dwayne « The Rock » Johnson incarnant un champion de MMA (« mixed martial arts », un sport de combat où presque tous les coups sont permis) : on aurait pu s'attendre à un biopic brutal et clinquant. Il n'en est rien. Pour rendre à l'écran la vie de Mark Kerr, champion de la discipline entre 1997 et 2000, le réalisateur Benny Safdie puise dans la tension entre la violence des combats – dans laquelle il ne se complaît jamais – et le portrait sensible et plein d'empathie de l'athlète.

Notre avis : Le réalisateur nous avait habitué à des films underground. Il signe avec The Smashing Machine un biopic du genre musclé, mais réussi, en clin d'œil évident avec le mètre-étalon du genre, Rocky

» En savoir plus : « Smashing Machine » : quand « The Rock » livre un portrait sensible d'une légende du MMA

• [Un poète](#) ★★★★★

de Simon Mesa Soto | Film colombien, allemand et suédois, 2 h | Comédie dramatique

Oscar Restrepo, poète de Medellin dont la carrière végète depuis vingt ans devient enseignant dans un collège. Il y rencontre Yurlady, une ado issu d'un milieu populaire qui écrit des textes simples à l'évidente grâce dans son cahier de brouillon. Son professeur le pousse alors à se présenter à un concours national de poésie et à présenter ses œuvres à un festival local. Victime d'un enchaînement de circonstances malheureux, Oscar s'empêtre alors dans des quiproquos et malentendus.

Notre avis : Prix du jury de la section Un certain regard au dernier festival de Cannes, le film en était l'une des bonnes surprises. Satire drôle et grinçante des milieux culturels, [Un poète](#) a des accents des comédies de Woody Allen sur les illusions perdues d'un artiste dépressif. Le pastiche est réussi mais développe une vraie identité grâce à la singularité de son personnage central.

» En savoir plus : « [Un poète](#) » de Simon Mesa Soto, comédie noire et clown blanc dans les rues de Medellin



CULTURE

« Un poète » : les déboires d'Oscar

Le Colombien Simon Mesa Soto signe une tragicomédie portée par l'étonnant Ubeimar Rios. Prix du jury Un certain regard, à Cannes.

Étienne Sorin

Dans le panthéon personnel d'Oscar Restrepo, Charles Bukowski occupe la première place. L'auteur de *L'amour est un chien de l'enfer* et de *Contes de la folie ordinaire* est surtout connu en France pour son exfiltration du plateau d'*Apostrophes* dans les années 1980, rond comme une queue de pelle.

Oscar Restrepo partage avec l'écrivain américain un goût immodéré pour l'alcool. Il lui arrive de passer la nuit sur un trottoir de Medellín, ivre mort. Oscar est surtout un poète. On écrit « surtout », mais on ne le voit jamais écrire. Sa gloire est derrière lui. Ou plutôt elle n'est jamais advenue. Ni raté ni maudit, poète tout simplement, profession anachronique, à la marge de la marge (l'écriture) – qui lit encore de nos jours de la poésie, en Colombie comme ailleurs ? Cela ne fait pas d'Oscar un père admirable aux yeux de son ex-femme ni de sa fille – l'adolescence est l'âge du conformisme par excellence.

Drôle et pathétique

Pour camper ce personnage hors norme, Simon Mesa Soto a choisi l'oncle

d'un ami qui n'est pas acteur, Ubeimar Rios. Il a une tronche pas possible, un air chafouin, des yeux tristes derrière les verres de ses lunettes en cul de bouteille. Ubeimar Rios est instituteur dans la vraie vie. Oscar, lui, devient professeur. Il faut bien manger et montrer des signes de bonne volonté vis-à-vis de la société.

C'est ainsi qu'il croit déceler chez une de ses élèves, Yurlady, un don pour la poésie. Il l'invite à lire ses textes dans son club de poètes – des hommes vieillissants et bedonnants. Il incite l'adolescente aux origines modestes à se présenter à un concours national de poésie. Yurlady n'a pas une telle ambition, elle écrit pour le plaisir.

L'enfer est pavé de bonnes intentions. Comme dans tous les films récents qui mettent en scène la relation élève-professeur (*La Salle des profs*, *Un métier sérieux*, *Pas de vagues...*), Oscar ne sera guère récompensé de ses efforts. Il faut dire que le poète n'est pas doué pour l'existence. On dirait que, à chaque fois qu'il y a une mauvaise décision à prendre, il la prend. Comme transporter dans sa voiture Yurlady, imbibée d'alcool, et de la dé-

poser sur son palier. L'oncle de la jeune fille cherchera à lui soutirer de l'argent. Son frère voudra lui casser la gueule. Ses amis poètes lui tourneront le dos. Le proviseur de son lycée le lâchera. Cette déchéance, aussi drôle que pathétique, a beau se jouer sur un air de clarinette, on est loin de la sophistication d'un Woody Allen.

La tragicomédie de Simon Mesa Soto est à l'image de son antihéros. Brute, ingrate, dépenaillée. Le grain de la pellicule 16 mm est un peu sale, pas très net. La caméra à l'épaule semble presque tituber par moments. Un charme certain se dégage néanmoins des déboires d'Oscar. *Un poète* a reçu le prix du jury de la section Un certain regard, au Festival de Cannes. Preuve supplémentaire que tout cela ne rime pas complètement à rien. ■

« Un poète »

Drame de Simon Mesa Soto

Avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade

Durée : 2 heures

Notre avis : ●●○





**Ubeimar Ríos dans *Un poète*,
de Simón Mesa Soto.** EPICENTRE FILMS



CULTURE & SAVOIRS

«Les poètes sont vus comme des êtres aliénés»

CINÉMA Présenté à

Un certain regard,
à Cannes, le deuxième long
métrage du Colombien

Simon Mesa Soto,

Un poète, met en scène
un personnage qui place
l'art au-dessus de tout
dans une satire sociale
tragique et drôle.

***Un poète*, de Simon Mesa Soto,
Colombie-Allemagne-Suède, 2 heures**

L

auréat de la Palme d'or du court métrage à 18 ans, avec *Leidi* en 2014, Simon Mesa Soto s'est par la suite fait rare au cinéma. Le Colombien a eu du mal à boucler ses projets malgré *Amparo*, un premier long métrage présenté à la Semaine de la critique en 2021. Il a effectué un re-

tour tonitruant au Festival de Cannes (*Un certain regard*) avec *Un poète*, une fiction ancrée dans la réalité sociale de Medellín, sa ville natale.

Oscar Restrepo (génial Ubeimar Rios) est un poète sans le sou qui ressasse ses succès passés. Alcoolique mélancolique, père défaillant et toxique, inadapté aux conventions sociales, il est aussi un homme cultivé. Grâce à sa famille, il obtient un poste de professeur qui lui permet de rencontrer Yurlady, une élève qui écrit des textes très personnels. Il veut absolument l'inscrire à un concours de poésie.

Entre drame et satire grinçante, *Un poète* assume ses

attachantes imperfections et ses brillantes ruptures de ton. Il se moque des faux-semblants, ironise sur la marchandisation de l'art et les postures d'artiste dans un format 16 millimètres qui lui donne une accrocheuse patine vintage.

Un poète s'apparente-t-il au jazz ?

La figure du poète a toujours été très proche du jazz, qui, dans le monde occidental, est considéré comme une musique savante. Je voulais l'intégrer dans une forme satirique en créant un personnage de poète dans une société qui ne valorise pas la culture. Le jazz est un peu la bande originale interne d'Oscar. En Colombie, les poètes sont vus comme des êtres aliénés, décorrélés du réel. Je voulais que le montage abrupt de l'image et de la musique génère la sensation d'une chose mal faite mais radicale. Le jazz devait donner à voir la bizarrerie et l'imprévisibilité du personnage et une manière

de rompre avec les formes habituelles d'un cinéma colombien contemplatif.

Que vous permet l'utilisation du format 16 mm ?

Ce film traite du passé. Oscar y est totalement enchaîné et relié. Il vit avec les images de son succès dans les années 1980 et 1990. Le format 16 mm rend ce lien visuel et permet de donner une teinte documentaire. Généralement, son utilisation s'accompagne d'un nettoyage de l'image et de la bobine pour tout peaufiner. Je voulais la laisser en l'état pour rendre compte de ce concept du sale et du moche. C'est ainsi qu'a été pensée la mise en scène. Par ailleurs, être cinéaste en Colombie, c'est vivre son film comme étant potentiellement le dernier. Je voulais relever le défi du 16 mm avec tout ce qu'il pouvait m'offrir même s'il coûte plus cher et ne permet pas de faire beaucoup de prises.



VALENTIN HACHE/APP

SIMON MESA SOTO
Cinéaste

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Filmé en 16 mm, Oscar Restrepo (Ubeimar Rios) reste un rêveur accroché à son succès passé. ÉPICENTRE FILMS

Ces contraintes économiques vous permettent-elles de penser le cinéma autrement ?

Pour moi comme pour d'autres cinéastes, la contrainte

économique est évidemment au centre. Il faut prendre en compte le peu de moyens pour l'intégrer à la nar-

ration. Quand je revoyais une scène en me disant que, si j'avais utilisé le numérique, j'aurais bien fait une ou deux prises supplémentaires, je me suis aperçu qu'accepter d'embrasser ces erreurs était intéressant. Cela rend certes le film imparfait, mais assumer ces ratés ajoute à son côté artisanal et devient constitutif de l'œuvre. Je pense le film comme un organisme vivant. Le manque de moyen et la nécessité d'en tirer le meilleur parti participent à sa construction. Le travail d'un cinéaste, c'est de comprendre les ressources dont il dispose et d'en tirer profit. Ces contraintes économiques m'ont appris à être pragmatique. Tourner en 16 mm implique de la précision, de l'anticipation dans la mise en scène et les prises de décisions.

Pour quelles raisons confrontez-vous l'art à la lutte des classes ?

Il y a un gouffre social majeur dans la société colombienne. À Medellin, ma ville, on le vit au quotidien. Un film consiste aussi à voir une réalité de notre société. J'appartiens à la classe moyenne mais je vis Medellin dans tous ses aspects. Comme Oscar, je suis par ailleurs prof. À travers ce film, je canalise beaucoup de mes questionnements et de mes dilemmes sur la position de l'artiste par rapport à l'échec, sur ce qu'est un triomphe, sur la reconnaissance ou la création artistique. En Colombie, il y a une tradition cinématographique très ancrée où l'on travaille avec des acteurs et des actrices non professionnels. On les prend, on les pose face caméra, on les transforme pour les faire entrer dans l'œuvre qu'on désire mais, une fois le film fini, on les renvoie à leur réalité. Ce processus implique des conséquences éthiques et morales qu'on se doit de questionner.

Quelle masculinité incarne Oscar ?

Les hommes sont la cause de nombreux maux. Aujourd'hui, en tant qu'homme, on doit affronter ces

questions. Je réfléchis depuis une dizaine d'années à la manière dont je m'intègre et m'insère dans ce processus, à ce que je peux en faire pour être une meilleure personne, ne pas reproduire ce mal autour de moi et arriver à faire la paix avec tous ces dilemmes. Via Oscar, je peux creuser cette recherche pour m'améliorer et évoluer en tant qu'homme. Oscar fait beaucoup d'erreurs. C'est un mauvais père, ce qui me permet d'aborder la paternité en Colombie où les pères sont particulièrement absents. Le milieu de la poésie représenté dans le film rappelle la figure de l'artiste plein de beaux discours et d'idées communistes dans un monde de l'art pétri de misogynie. Et j'en suis partie prenante. Je ne cherche pas à effacer mes défauts. Je veux montrer la fragilité de cette condition d'homme mais aussi amener une forme d'espoir où l'évolution est possible. Si on l'aborde avec un peu d'ironie, *Un poète* est aussi un film féministe quand on voit l'impact qu'ont sur Oscar les femmes qui l'entourent. Elles lui fournissent les outils qui potentiellement pourraient lui permettre de changer, comme mes différentes compagnes et ma mère l'ont fait avec moi. ■

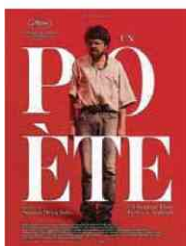
ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MELINARD

TRADUCTION DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) DE TATIANA TABURNO

ENTRETIEN

« Comme Oscar, je suis par ailleurs prof. À travers ce film, je canalise beaucoup de mes questionnements et de mes dilemmes sur la position de l'artiste. »

En salle



FILM COLOMBIEN

Un poète

de Simon Mesa Soto,
avec Ubeimar Rios,
Rebeca Andrade,
Guillermo Cardona. 2 h 00.

Sa vie est une sorte de naufrage. Obsédé par la poésie et vaguement marginal, Oscar, la quarantaine, habite chez sa mère depuis qu'il n'a plus de foyer et entretient des relations (très) distantes avec sa fille. Auteur de deux recueils confidentiels, le poète raté vit mal sa condition de loser, boit plus que de raison et se résigne à accepter un poste d'enseignant pour gagner de quoi survivre. Dans ses nouvelles fonctions, il rencontre une adolescente issue d'un milieu modeste qui semble avoir un talent inné dans l'art des strophes et des quatrains... Applaudi au dernier festival de Cannes – il a remporté le prix du jury de la section « Un certain regard » –, le film du Colombien Simon Mesa Soto se distingue avec son esprit corrosif, son humour noir et sa description acerbe des réalités sociales de son pays. Ennemi juré de l'esprit de sérieux et du misérabilisme, le metteur en scène signe une fiction atypique qui rappelle parfois l'esprit frondeur et incorrect des comédies italiennes de l'âge d'or. — **O. D. B.**



Au Panorama du cinéma colombien, de nouveaux paysages

« Un poeta », de Simon Mesa Soto, ouvre la manifestation parisienne

C'est au rythme des grands festivals (Berlin, Cannes, Venise, Saint-Sébastien...) que l'on mesure la singularité du cinéma colombien, régulièrement primé. Et c'est au Panorama du cinéma colombien, porté par l'association Le Chien qui aboie, que l'on peut découvrir ces œuvres, et bien d'autres, jusqu'au dimanche 19 octobre, dans deux salles parisiennes, L'Arlequin (6^e arrondissement) et le Reflet Médicis (5^e). Outre une sélection de courts et de longs-métrages, des œuvres issues plus largement d'Amérique latine sont au programme. Loin des clichés habituels sur la violence, les œuvres s'affranchissent des codes ou des attentes d'un supposé public.

La manifestation s'ouvre mardi 14 octobre avec la projection d'*Un poeta*, de Simon Mesa Soto, révélation cannoise (prix du jury Un certain regard) et deuxième long-métrage qui sortira en salle le 29 octobre. Ce film débordant, farcesque, conte en plusieurs chapitres l'histoire d'un auteur maudit (Ubeimar Rios), couronné d'un lointain prix de la poésie, qui vit aux crochets de sa mère et noie son mal-être dans l'alcool. Jusqu'au jour où, prenant un poste d'enseignant, il repère le talent d'écriture d'une élève, Yurlady (Rebeca Andrade), issue d'une famille précaire, entassée au fin fond de Medellín. Il tente de la convaincre de rejoindre le club de poésie qu'il fréquente, mais l'adolescente ne cherche pas forcément la reconnaissance, voire la charité, que ces intellos semblent prêts à lui offrir.

Western magnétique

Dans sa forme brute, débridée, dans son propos acide et articulé, le film de Simon Mesa Soto n'est pas sans rappeler le cinéma du Roumain Radu Jude – on pense

notamment à *La Fille la plus heureuse du monde* (2009). Voilà donc un réalisateur à suivre, d'autant plus que celui-ci, après une Palme d'or du court-métrage (*Leidi*, 2014), et un premier « long », s'apprêtait à jeter l'éponge, avant de se lancer dans cette aventure électrique.

A l'heure où trop de scénarios nous enferment dans les « combats » de leurs personnages, il est bon que les fenêtres s'ouvrent un peu, pour découvrir de nouveaux paysages. A ce titre, les tableaux de pères et de fils dans *1 Hijo & 1 Padre*, d'Andrés Ramírez Pulido, dynamitent avec humour la fatalité de la transmission de modèles machistes. Le temps d'un séjour avec un psy, à la campagne, de jeunes délinquants redécouvrent leurs pères, pour le pire et le meilleur.

De même, Georgina, l'héroïne de 70 ans d'*Alma del desierto* (*Soul of the Desert*), de Monica Taboada Tapia, nous donne envie de la suivre devant les guichets bondés de l'état civil, où cette femme transgenre, originaire d'une communauté indigène, essaie de faire enregistrer son prénom féminin. Mais ce documentaire récompensé du Queer Lion à la Mostra, en 2024, ne se réduit pas à un parcours kafkaïen. En parallèle, Georgina trace sa route vers le nord aride de la Colombie, la Guajira, où vivent ses proches, avec lesquels elle espère renouer. Et là, miracle de la mise en scène, la réalisatrice réussit à capter l'indéfini dans ce western magnétique où une femme part à la conquête d'elle-même. Chaque pas ressemble à du surplace, passé et présent se mêlent, et l'on ne saurait dire si la frêle silhouette de Georgina, dans cette robe qu'elle ne quitte jamais, est en train de s'imprimer ou de se dissoudre sous nos yeux.

Autre film du réel, *Morichales*, de Chris Gude, sidère avec son pay-

sage de science-fiction, qui n'est pas un. A la frontière du Venezuela et de la Colombie, le ciel laiteux se confond avec l'eau trouble d'une rivière : des radeaux équipés d'engins à moteur flot-tent, à peine visibles, tels des crocodiles en planque, et d'immenses tuyaux déversent des torrents de boue, comme saisis d'une gueule de bois. Puis la caméra s'approche des corps de ces chercheurs d'or, essorés par des heures à guetter le métal. L'étrange *Morichales* oscille entre l'obsession descriptive des techniques d'extraction ravageuses et la construction d'un futur sauvage où subsistent encore quelques âmes – une scène sublime de baignade d'enfants, sautant de branches d'arbre.

Pour finir, au-delà du docu-fiction, citons *9/05/1982*, film généré par l'intelligence artificielle, sans caméra. Le court-métrage, coréalisé par Jorge Caballero et Camilo Restrepo, nous embarque dans le récit d'un soulèvement étudiant, à peine intelligible, introduisant le doute, avec sa voix off erratique et son discours réactionnaire. Dix minutes de vertige et quelques secondes de magie à la Méliès. ■

CLARISSE FABRE

Loin des clichés habituels sur la violence, les œuvres s'affranchissent des codes ou des attentes d'un supposé public

Panorama du cinéma colombien, à Paris, aux cinémas L'Arlequin (6^e) et Reflet Médicis (5^e). Jusqu'au 19 octobre.





Photo extraite d'« Un poeta », de Simon Mesa Soto. ÉPICENTRE FILMS



Deux poètes démantibulés en Corée du Sud et en Colombie

Les vibrants films de Hong Sang-soo et de Simon Mesa Soto interrogent la valeur de l'art

UN POÈTE

■■■■■

CE QUE CETTE NATURE
TE DIT

■■■■■

Alors que tout s'effondre, que vaut encore l'art ? De Corée du Sud et de Colombie, deux cinéastes rendent leur copie en salle mercredi 29 octobre. Et elles n'ont rien d'une dissertation de philosophie, même si elles valent bien des essais en sociologie ou en anthropologie de l'art : ce sont deux films d'une formidable vitalité, tour à tour émouvants, comiques et cruels. Ils ont pour personnage principal un poète.

Sur le plan générationnel, c'est à front renversé. Le prolifique maître sud-coréen Hong Sang-soo, à 65 ans, choisit un jeune poète à peine trentenaire, Donghwa, qui rencontre pour la première fois les parents de sa petite amie. Le Colombien Simon Mesa Soto, 39 ans, se voue lui à un personnage quasi sexagénaire, le malingre et disgracieux Oscar, dont les recueils de jeunesse ont eu un succès d'estime et qui, depuis, incube un grand œuvre sans cesse reporté.

Il s'est séparé de la mère de sa fille, qui ne voit en lui qu'un être pathétique. Il doit vivre chez sa propre mère à Medellin, a accroché dans sa chambre le portrait du poète tourmenté national José Asuncion Silva (1865-1896). Oscar a tendance à aller se pinter la gueule dans les bars du coin, pour déclamer dans la rue quelques manifestes alcoolisés et emphatiques, hurler que l'écrivain Gabriel García

Marquez (1927-2014), ce vendu, figure sur un billet colombien.

On ne saura pas si les deux poètes sont valables ou ne sont que des parodies d'artistes, des bardes de bazar, à la ligne de crête entre le maudit et le raté. Faire de l'art, c'est entre autres courir le risque de jouer à l'artiste. Quand tient-on quelque chose ou quand se raconte-t-on des histoires ? Doute que les deux films n'éludent pas. Cela, c'est la question des artistes, pas de l'art. L'essentiel réside dans la manière dont, en face, on réagit.

Tartuferie culturelle

Dans *Ce que cette nature te dit*, de Hong Sang-soo, le jeune poète est accueilli à bras ouverts par des beaux-parents aisés et cultivés. Entre eux, les géniteurs feront un débriefing assasin, en estimant que ce jeune type ne vaut rien, d'autant qu'il est le fils d'un avocat célèbre et fortuné. Ce que leur autre fille, dépressive et vivant chez eux, ne cesse de lui rappeler.

Dans le colombien *Un poète*, tourné et monté en deux mois, on retombe d'une autre manière sur les récifs des classes sociales. A Medellin, Oscar, au bout du rouleau, se résout à accepter un emploi salarié, en devenant professeur dans un lycée. Il donne cours avec un thermos de café coupé d'alcool. A la suite de mauvaises blagues, il découvre que l'une de ses élèves écrit de la poésie. Elle s'appelle Yulardy, est en surpoids, a des yeux splendides de langueur lasse et une cicatrice sur une de ses pommettes.

Oscar lui demande de lui laisser feuilleter son journal intime et découvre de beaux écrits et des-

sins. Oscar la promeut pour un concours de poésie national. Son directeur, un vieux beau, poète reconnu qui a l'amphigouri facile en public, renifle la « sensation » du moment. La jeune prodige autodidacte de banlieue, et qui plus est « de couleur » ! Il la pousse à écrire sur sa condition sociale. Mais ce n'est pas la question pour Yulardy.

Lors du concours, le pauvre Oscar est pris dans un quiproquo aussi drôle que terrible, à la manière d'un Buster Keaton de la tartufferie culturelle. Constante conjonction (comme chez Hong Sang-soo) entre burlesque et tragédie, qui sont somme toute deux régimes de la catastrophe, ici portée par deux acteurs non professionnels : l'interprète d'Oscar, Ubeimar Rios, est instituteur, celle de Yulardy, Rebeca Andrade, a été dénichée dans un lycée.

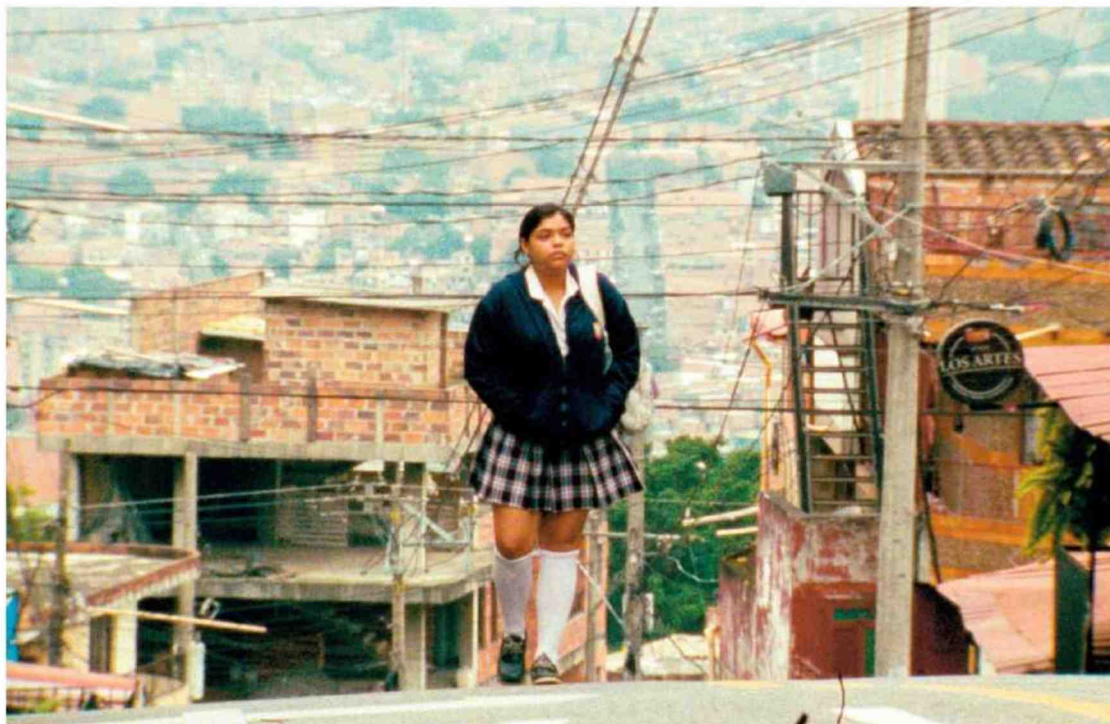
Si Simon Mesa Soto et Hong Sang-soo prennent tous deux le parti de productions légères, il en résulte des formes très différentes. On retrouve chez Hong son génie de la durée en numérique, si souvent associée à la table, à la nourriture et à la boisson. Le poète ivre finira par exploser durant le dîner. Chez Mesa Soto, pas de corde distendue, mais du 16 millimètres râpeux, un montage à la machette, comme des éclats de miroir que le film ramasse à la balayette. Deux films très puissants, qui n'exonèrent pas l'art du carnage général. ■

HERVÉ AUBRON

Film colombien, allemand et suédois de Simon Mesa Soto. Avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona

(2 heures); film sud-coréen de
Hong Sang-soo. Avec Ha Seong-
guk, Kwon Hae-hyo (1 h 48).

**On ne saura pas
si les deux poètes
sont valables
ou ne sont
que des parodies
d'artistes**



Rebeca Andrade (Yulardy) dans « Un poète », de Simon Mesa Soto. ÉPICENTRE FILMS

Nos critiques des sorties cinéma de la semaine : «Smashing Machine» «On Falling», «l'Etranger», «la Femme la plus riche du monde»...



«Libé» vous guide dans les sorties cinéma de ce mercredi 30 octobre avec aussi [«Un poète»](#), «Yoroï», «Ce que cette nature te dit» et «Une vie ordinaire». Bandes-annonces à l'appui. Ambiance castagne cette semaine : Dwayne Johnson donne des gros pains dans les cages de MMA tandis qu'Orelsan met des high kicks de taekwondo à ses démons japonais. Nos films coups de foudre nous emmènent au bord de l'abîme existentiel d'une travailleuse d'entrepôt, ou dans la salle de classe d'un [poète](#) raté, thème fédérateur avec le nouveau film aérien de Hong Sang-soo. Suivez les guides...

Pour aider nos lecteurs à s'y retrouver dans une offre culturelle foisonnante, les journalistes du service Culture de Libé vous déblaient le terrain dans l'actualité des sorties de films, d'albums, de spectacles, de séries et d'expositions. Retrouvez l'ensemble de nos sélections

Coups de foudre

«On Falling» de Laura Carreira, dans l'étau moderne

Le premier film de la cinéaste portugaise saisit l'anéantissement des rapports humains au travail à travers son héroïne, employée d'entrepôt pour un géant de la vente en ligne qui s'efforce de rester debout. Un portrait subtil de l'exploitation contemporaine. Lire la critique de Sandra Onana et l'interview de Laura Carreira

«[Un Poète](#)» de Simón Mesa Soto, au sonnet de la gloire

Avec une science électrique des personnages, le réalisateur colombien signe un film formidable, qui narre la rencontre entre un prof dépressif et une ado douée en poésie. Lire la critique de Lelo Jimmy Batista

Un poète de Simón Mesa Soto, avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona... 2 heures.

Allez-y !

«Smashing Machine» de Benny Safdie, droite au cœur

Officialisant la séparation des «frères Safdie», le cinéaste new-yorkais signe son premier long-métrage solo, avec un biopic sur une vieille gloire du MMA. L'occasion de clamer son amour pour les losers et les failles des hommes que l'on croit surhumains. Lire la critique d'Olivier Lamm et l'interview de Benny Safdie

«Ce que cette nature te dit» de Hong Sang-soo, la famille sur le fil

A sa manière fluide et piquante, le cinéaste coréen filme la rencontre d'un poète avec les parents de sa petite amie dans une maison de campagne proche de Séoul. Lire la critique d'Elisabeth Franck-Dumas

«Une vie ordinaire» d'Alexander Kusnetsov, de l'asile à l'exil

Le cinéaste russe revient avec le troisième volet d'un puissant documentaire sur deux femmes, Iulia et Katia, après leur internement dans un centre de neuropsychiatrie en Sibérie. Lire la critique de Camille Nevers.

Coup de mou

«L'Etranger» de François Ozon, pas un Meursault de choix

La nouvelle adaptation du roman de Camus échoue à trouver la bonne mesure entre le glamour et l'abjection de l'histoire. Lire la critique de Didier Péron.

«La Femme la plus riche du monde» de Thierry Klifa pèze des tonnes

A vouloir réchauffer à tout prix la «froideur bourgeoise» pour en faire un film mainstream, inspiré de l'affaire Bettencourt, Thierry Klifa se brûle un peu les doigts, malgré une Isabelle Huppert tranchante. Lire la critique de Luc Chessel.

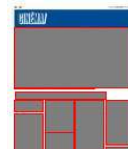
Pitié !

«Yoroï» de David Tomaszewski, Orelsan en nigaud trip

Le rappeur normand revient dans une comédie d'action ratée qui le confronte à ses démons dans un Japon de carte postale. Lire la critique d'Arthur Cerf.

Chaque jour, retrouvez les choix du service Culture de Libé : expositions le lundi, théâtre, danse et opéra le mardi, sorties ciné le mercredi, musique le vendredi, séries le dimanche. Ainsi que le Top 10 de la semaine le samedi. Tout ce qui nous a plu (et parfois déplu) dans l'actualité de la culture.

Dans la même rubrique



«Un poète», sonnet de la gloire

Avec une science électrique des personnages, Simón Mesa Soto signe un film formidable, qui narre la rencontre entre un prof dépressif et une ado douée en poésie.

Oscar Restrepo n'a pas de corps, pas de visage, ce n'est pas un personnage, c'est du jazz. Un ensemble où tout hurle, vole en éclats, est constamment sur le point de céder. Où rien ne s'explique et n'a besoin d'être expliqué, tout est étalé en plein jour, à un tel niveau d'incandescence que c'en est aveuglant – la violence retournée contre elle-même, la combustion généralisée, la picole, la malnutrition, les costumes trop grands, la bouche qui ferme mal. Oscar Restrepo c'est Bukowski qu'on a rentré au forceps dans le corps de Houellebecq. Un corps qui se fait du mal, où tout cherche à s'évader.

Dans sa jeunesse à Medellín, Oscar a été poète, il a sorti deux recueils confidentiels. Depuis, il rumine sa gloire perdue, la dilue dans l'alcool, les soliloques épuisants, au grand désespoir de sa mère chez qui il vit, et de sa fille, Daniela, violette de honte à chaque fois qu'il lui rend visite – à un moment, il avance vers elle tel un zombie pour simplement lui faire la bise et elle le regarde au summum du malaise, acculée à une porte, pétrifiée. Au bord du gouffre, sans le sou et conscient qu'il vaudrait mieux désormais payer les études de la gamine plutôt que de lui piquer son argent de poche, Oscar accepte à contrecœur un poste d'enseignant dans un lycée, où il vante les vertus de son héros José Asunción Silva en descendant des thermos de café coupé à la gnôle. Bientôt, il découvre parmi les élèves Yourlady, jeune fille issue d'un milieu défavorisé qui écrit des poèmes particulièrement inspirés. Il se met en tête de devenir son mentor.

Fascinants. Qu'on se rassure, *Un poète*, deuxième long métrage du colombien Simón Mesa Soto, prix du jury de la sélection Un certain regard à Cannes, n'est pas un des ces contes pontifiants où deux cœurs éclopés tentent, en s'appuyant l'un sur l'autre, d'accéder à l'ascension sociale pour l'un et à la redemp-

tion pour l'autre. Entre Oscar et Yourlady, très vite les clichés pètent dans les mains, les conventions déraillent, les grilles de lecture se superposent et se font la malle. Elle, en dépit de son talent, lui parle maquillage, coiffure et faux ongles – le monde où elle vit, où on loge avec oncle, tante et neveux et tombe enceinte à 16 ans, n'a pas le temps pour la poésie. Lui, malgré sa dégainée à arrêter les montres et sa pathétique soif de reconnaissance, vit un désastre finalement très ordinaire : celui des gens dont l'époque ne veut plus, aux ambitions d'un autre temps. La rencontre d'Oscar et Yourlady, c'est celle du talent asphyxié et d'un romantisme qui s'acharne. A l'arrivée, ils seront tous deux exploités, essorés et abandonnés de la même manière par le système scolaire et l'élite culturelle.

Malgré ses scènes impitoyables, son portrait électrique d'une société colombienne aux inégalités abyssales, *Un poète* avance en équilibre constant entre tragique et burlesque. Aidé par un montage heurté, qui coupe de manière abrupte là où d'autre auraient laissé complaisamment déborder. Un tournage en 16 mm qui donne au film un côté Cassavetes sauvé des benêts à ordures. Et surtout cette science inouïe des personnages – tordus, incomplets, fascinants, jamais vus. Oscar et son allure impossible (interprété, tour de force, par un non-professionnel, Ubeimar Rios, instituteur qui fait exploser ce personnage indéfendable sur le papier), la brumeuse Yourlady (Rebeca Andrade, 15 ans, autre trouvaille démente), Daniela et sa tête de Minnie Mouse (Allison Correa) et tous ces intellectuels qu'on dirait trempés dans l'huile (le poète indigène misogynne, formidable).

Tous jetés dans des situations inextricables, mais toujours meublées avec une issue au fond à droite – généralement assez minable, l'échec paraît bien souvent préférable. Film de

nauffrage généralisé, qui peut tout se permettre – vomir, verges, peaux grasses et sourires ingrats – sans jamais que ça n'ait l'air gratuit, trop fier de lui. Et qui frise la virtuosité dans les passes entre malaise et bouffonnerie: toute la dernière partie du film, qui démarre au festival de poésie, est un modèle en la matière.

Sursaut. Sans opérer un aussi vertigineux recensement des abominations de son époque, *Un poète* ressemble souvent au génial *N'attendez pas trop de la fin du monde* de Radu Jude. Grandes incompréhensions, effroyables lâchetés, lâchages de rampe idéologiques, quête désespérée de l'âme dans les poubelles de l'expiation – le film de Simón Mesa Soto se solde d'ailleurs comme celui de Jude par le tournage d'une vidéo, comme si c'était une étape inévitable dans la dégringolade spirituelle – célébrer la grande honte par une image indélébile plutôt que d'avoir un ultime sursaut de décence et tout plaquer, sauver les dernières miettes, en rester là. Immortaliser officiellement tout ce jazz, ces corps et ces visages qui ne ressemblent à rien ni personne, pour les pires raisons possibles, dans le meilleur film imaginable.

LELO JIMMY BATISTA

UN POÈTE de SIMÓN MESA SOTO, avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade... 2 heures.



Simón Mesa Soto est allé chercher un instituteur, Ubeimar Rios, pour camper le rôle d'Oscar. PHOTO EPICENTRE FILMS



La poésie, ça sert à quoi ?

ELISE PADOVANI

Avec Un Poète, son deuxième long-métrage, le réalisateur colombien Simón Mesa Moto réussit une comédie de l'échec

La poésie, ça sert à quoi ?

Avec Un Poète, son deuxième

long-métrage, le réalisateur

colombien Simón Mesa Moto réussit une comédie de l'échec

La quarantaine, pas très séduisant, chômeur, alcoolique, pauvre, dépressif, domicilié chez sa mère, sans ami, père d'une adolescente qui vit chez la sienne. Auteur de deux recueils vieux de 20 ans, qu'il trimballe, jaunis sous son bras.

Irresponsable, inadapté social, un tantinet pleurnichard et totalement intransigeant dans sa posture de poète maudit qui ne supporte aucune concession à la vie pratique. Voilà en quelques traits, Óscar Restrepo, « le Poète » dont **Simón Mesa Soto** brosse le portrait dans son dernier film, et qu'il parvient, contre toute attente, à nous rendre attachant.

On est à Medellín. Óscar (**Ubeimar Rios**) conduit sa mère à ses rendez-vous médicaux, fréquente la Maison de la poésie où autrefois il a brillé mais où plus personne ne s'intéresse à lui. Dans sa chambre la photo du poète suicidé à 30 ans, **José Asuncion Silva**, son idole, qui le regarde sévèrement et le conforte dans sa vocation. Il essaie de parler à Daniela (**Allison Correa**) sa fille, gênée d'avoir un père qui l'attend, ivre comme Bukowski, à la sortie des cours, lui tape de l'argent tout en lui promettant qu'il financera ses études. Teresita (**Margarita Soto**), sa sœur lui lance un ultimatum : soit

Óscar accepte le poste de professeur qu'elle lui a déniché, soit il est viré du foyer familial. Pressé de toutes parts, Óscar finit par se trouver dans une classe de lycée à proclamer des poèmes désespérés. Car pour lui qui cite Wilde : « *Où il y a de la souffrance il y a un sol sacré* . »

Il y rencontre Yurlady (**Rebecca Andrade**) une jeune fille venue d'un milieu très défavorisé, un peu boulotte, discrète qui écrit des poèmes. Juste comme ça, sans prétention, pour exprimer ce qu'elle ressent. Celui qui se revendique « poète », découvre les textes simples et lumineux de celle qui n'a pas l'intention de l'être. Il veut la sortir de son milieu, changer ses rêves d'avenir trop prosaïques pour lui : être mère, coiffeuse, manucure. Il la traîne à la Maison de la poésie. Le directeur, un bellâtre prétentieux et cynique qui sait se vendre, est conquis par la qualité des poèmes de la jeune fille. Il flaire surtout une occasion de se valoriser en mettant en avant « une défavorisée ».

Il la propulse à la télé aux côtés d'un rappeur aux 80 000 abonnés YouTube et l'inscrit au festival de poésie annuel. Óscar fulmine devant le tour que prennent les choses. Yurlady rechigne à jouer le rôle qu'on lui impose. Mais sa famille-tribu, plus proche de celle de *Parasite* de Bong Joon-ho ou de celle d'*Affreux sales et méchants* d'Ettore Scola, que de celle des *Pauvres gens* de Victor Hugo, la pousse à accepter. S'ensuivront une série de rebondissements qui conduiront Óscar à la catastrophe ou à la rédemption ou peut-être aux deux.

Le réalisateur construit son film en quatre chapitres dont les titres entrent en dissonance avec leur contenu. Il les jalonne de disputes qui opposent Óscar au reste du monde. Óscar, le mauvais père (qui est resté un enfant), le mauvais fils, le mauvais mari, le mauvais enseignant et peut-être le mauvais poète, dont la pureté n'a rien d'exemplaire.

Ces dialogues interrogent l'utilité de l'art, son rapport à l'argent, sa récupération par les forces dominantes. Gabriel Garcia Marquez sur un billet de banque et l'anachronisme chronique de la poésie dans une société marchande. Discours sérieux qui bascule sans cesse dans le burlesque, la parodie, la satire. Un miscellanée de registres et d'influences avec, en contrepoint, une clarinette jazz, clin d'œil humoristique à la comédie new-yorkaise. Tourné en 16 mm, en raison, dit le réalisateur de « *sa texture désuète* », de « *son côté brut et imparfait* », mais surtout, avoue-t-il « *pour le plaisir* », cette « *comédie colombienne sur les poètes* » avec dans le rôle-titre un acteur non professionnel, peu bankable sur le marché du cinéma latino-américain, a obtenu un Prix du Jury très mérité au dernier festival de Cannes, Section Un certain regard.

ELISE PADOVANI

Un Poète, de **Simón Mesa Solo**

En salles le 29 octobre





Un Poète de Simón Mesa Soto ©
Epicentre Films

■



Trois sorties nationales, deux sorties décalées, un ciné-concert et les Rencontres du Cristal

Sur les écrans du cinéma Le Cristal
En sortie nationale

Yoroï. Après une dernière tournée éprouvante, Aurélien décide de s'installer au Japon avec sa femme Nanako, enceinte de leur premier enfant. Alors que le jeune couple emménage dans une maison traditionnelle dans la campagne japonaise, Aurélien découvre dans un puits une armure ancestrale qui va réveiller d'étranges créatures, les Yokaïs.

De David Tomaszewski, avec Orelsan, Clara Choï (1 h 46).

Interdit aux moins de 12 ans.

La femme la plus riche du monde.

La femme la plus riche du monde : sa beauté, son intelligence, son pouvoir. Un écrivain photographe : son ambition, son insolence, sa folie. Le coup de foudre qui les emporte. Une héritière méfiante qui se bat pour être aimée. Un majordome aux aguets qui en sait plus qu'il ne dit. Des secrets de famille. Des donations astronomiques.

De Thierry Klifa, avec Isabelle Huppert, Marina Foïs (2 h 01).

Smashing machine. Dwayne

Johnson est Mark Kerr, légende du MMA des années 90, surnommé « The Smashing Machine » tandis qu'Emily Blunt incarne son épouse, Dawn Staples.

De Benny Safdie, avec Dwayne

Johnson, Emily Blunt (2 h 04).

En sortie décalée

Deux pianos. Mathias Vogler rentre en France après un long exil. La mentore de sa jeunesse, Elena, souhaite qu'il donne une série de concerts au piano à ses côtés à l'auditorium de Lyon. Mais dès son retour, une rencontre avec un enfant qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, son double, plonge Mathias dans une frénésie qui menace de le faire sombrer, et le mènera à Claude : son amour de jeunesse.

D'Arnaud Desplechin, avec François Civil, Charlotte Rampling (1 h 55).

Black phone 2. Depuis son enlèvement, Finney, aujourd'hui âgé de 17 ans, éprouve beaucoup de mal à reprendre le cours d'une vie normale, alors que rien ni personne ne saurait arrêter Gwen, sa soeur de 15 ans. Mais le sinistre téléphone se met à sonner dans les rêves de l'adolescente, où elle voit sans cesse trois garçons se faire pourchasser dans un camp de montagne appelé Alpine Lake. Déterminée à mettre fin à ces cauchemars et à en percer le mystère, Gwen persuade son frère de se rendre sur place, malgré le blizzard qui frappe la station. C'est là qu'elle découvre l'horrible vérité derrière le lien entre l'Attrapeur et sa propre famille.

De Scott Derrickson, avec Ethan Hawke, Mason Thames (1 h 54).

Ciné-concert

Jul le concert du Stade de France au cinéma. Jul a battu des records de connexions pour son concert au Stade de France et à l'Orange Vélodrome de Marseille avec, au final, plus de 240. 000 billets vendus sur sa tournée.

De Stéphane Bohée (2 h 30).

Les Rencontres du Cristal

Un poète. Oscar Restrepo, poète en manque de reconnaissance, mène une existence solitaire marquée par les désillusions. Sa rencontre avec Yurlady, une adolescente d'un milieu populaire possédant un véritable talent d'écriture, va bouleverser le cours de sa vie. Il l'exhorte à se présenter à un concours national de poésie. Mais les choses ne se passent pas comme prévu

De Simon Mesa Soto, avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade (2 h 04). ■



La mélancolie d'un poète

le choix du melies

La mélancolie d'un poète

Oscar Restrepo a voué sa vie à la poésie, mais l'amour qu'il lui porte n'est pas payé de retour... Il n'a ni célébrité, ni reconnaissance, ni vie autonome : il habite toujours avec sa mère, il est célibataire, a une fille avec qui il a du mal à communiquer, est porté sur la bouteille et pour survivre, accepte un poste d'enseignant dans un lycée. Ce « loser magnifique », peint Xavier Le Falher, programmeur du Méliès, croit alors avoir trouvé le Graal. Il découvre dans sa classe Yurlady, une élève très douée pour la poésie, qu'il va se mettre en tête de présenter à un festival...

« Un poète », second long-métrage du réalisateur colombien Simón Mesa Soto, faisait partie de la sélection dans la catégorie « Un certain regard » lors du dernier Festival de Cannes. Et son réalisateur était au Méliès le mercredi 1er octobre pour présenter au public en avant-première son film qui va basculer entre comédie sociale et comédie burlesque, décrit Xavier Le Falher. Car à travers la relation entre cet enseignant et l'adolescente issue d'un milieu défavorisé, « Un poète » pointe l'hypocrisie du milieu culturel. Oscar Restrepo, formidablement interprété par Ubeimar Rios, qui a fort justement décroché le prix d'interprétation lors du dernier festival de Biarritz Amérique latine, adopte un comportement paternaliste et misérabiliste à l'égard de la jeune fille, à la recherche, elle, d'un père de substitution. Pas de romance mal

placée pour le poète raté, mais un nouveau souffle. À son contact, il va se sentir investi d'une mission dans la vie : « Il se dit « ô la pauvre, je vais l'aider... Mais elle n'a pas envie d'être aidée, ni reconnue! » explique le programmeur du Méliès. Pour elle, la poésie n'est pas aussi vitale que pour son enseignant, et son milieu précaire ne l'autoriserait pas à passer du temps à écrire. « Un poète » raconte le malentendu entre deux êtres, l'artifice d'une certaine culture, les rapports entre dominants et dominés faussement évacués...

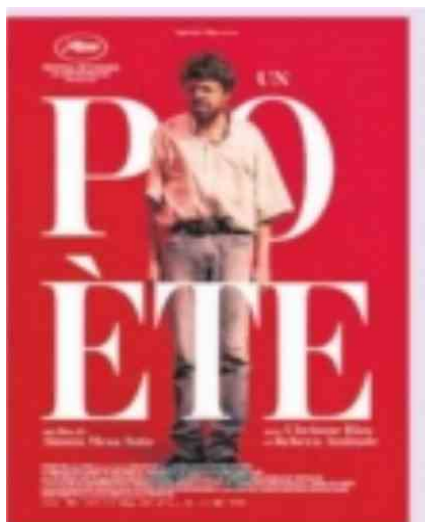
« C'est un film à plusieurs tiroirs : sur la Colombie actuelle avec ses professeurs, ses classes sociales, c'est aussi une comédie, et un film social, qui questionne le rapport à la jeunesse ».



Un portrait attachant d'un poète raté.
Copyright Epicentre Films

■

Un poète



Yurlady, une adolescente d'un milieu populaire possédant un véritable talent d'écriture, va bouleverser le cours de sa vie. Il l'exhorte à se présenter à un concours national de poésie. Mais les choses ne se passent pas comme prévues...

| Comédie dramatique de Simón Mesa Soto avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona. Colombie, Allemagne, Suede 2025, 2h. ■

Óscar Restrepo, poète en manque de reconnaissance, mène une existence solitaire marquée par les désillusions. Sa rencontre avec

COMÉDIE DRAMATIQUE

“Un poète” : ode à la lose

Comédie dramatique

Comédie dramatique

Film de Simón Mesa Soto avec
Ubeimar Rios, Rebeca Andrade,
Guillermo Cardona

Un poète? Disons plutôt tout un poème. Il y a longtemps, Óscar Restrepo a remporté un prix du meilleur jeune poète colombien mais, depuis, les muses se sont détournées de lui, et elles ne sont les seules. Alcoolique, cossard, pusillanime, autodestructeur, pénible, il vit au crochet de sa vieille mère et ne voit plus guère sa fille qui du reste, trouve que c'est déjà trop. Tout un poème mais un lourd, un raté. Après une explication familiale, il semble se ressaisir, ralentit la petite et trouve un boulot de prof dans un lycée de Medellín. Mieux : il décèle chez une de ses élèves, Yurlady, un don poétique à l'état pur, qu'il voudrait voir s'épanouir.

Sauf que lui est un cliché ambulancier du poète maudit (le talent en moins), l'ado aux origines très modestes ne correspond en rien à ce qu'on attend d'une poétesse, et s'en fiche totalement (le talent en plus). Pour les poncifs de l'accomplissement par procuration/transmission, et la rédemption qui va avec, on repassera, *Le poète* ne mange pas de ce pain (de mie, mou) là! Le

J.Be

réalisateur et scénariste Simón Mesa Soto préfère broser le portrait tragicomique d'une catastrophe ambulante, à la fois pathétique et sympathique, dont la grandeur dans l'échec se dessine au fur et à mesure d'une narration chapitrée et piégée, et au gré de plans nerveux, serrés qui semblent volés à l'arraché. Ainsi, Óscar se révèle-t-il une figure de résistance à l'ordinaire, à la règle, au monde. Peut-être bien un poète, finalement, cabossé mais debout.

J. Be



Ubeimar Rios. Épicentre Films

■



Un poète

À Medellín, en Colombie, Óscar Restrepo se complaît dans une posture de poète maudit qui exaspère sa famille. Jusqu'au jour où il reprend pied dans l'enseignement et pousse une élève surdouée à tenter le concours national de poésie. Portée par Ubeimar Rios, un acteur non professionnel terriblement attachant, ce film en 16 mm du Colombien Simón Mesa Soto oscille en permanence entre drame et comédie.

Tout un poème ! 2 h. (P. V.)



« Un poète », un artiste dépassé qui nous bouscule

Remarqué dans la section cannoise Un certain regard, « Un poète » trace le portrait d'un artiste idéaliste et pathétique dans une Colombie marquée par les inégalités

C. C.

« Un poète », un artiste dépassé qui nous bouscule

Remarqué dans la section cannoise Un certain regard, « Un poète » trace le portrait d'un artiste idéaliste et pathétique dans une Colombie marquée par les inégalités

Déstabilisant. Tel est le mot qui vient à l'esprit face à « Un poète », qui dans son approche naturaliste, parfois glauque, n'a justement rien de poétique. Simòn Mesa Soto y brosse le portrait d'un quinquagénaire qui se raccroche à son ancien statut de talent prometteur. Refusant tout compromis artistique, il vit aux crochets de sa mère et a du mal à tisser un lien avec sa fille adolescente. Une place de professeur et une rencontre avec une élève, qu'il va prendre sous son aile, vont le faire – un peu – progresser. Incarné par Ubeimar Ríos, formidable acteur non professionnel, Óscar Restrepo est constamment poussé dans ses retranchements, à la limite de l'humiliation. À l'image de ceux qu'il croise, il n'est pas très aimable. Drôle, grave, oscillant entre les genres, inattendu dans son

déroulé, avec en toile de fond une critique d'un entre-soi littéraire et un écho de MeToo, ce « Poète » finit pourtant par bousculer... et émouvoir.

« Un poète », de Simòn Mesa Soto, avec Ubeimar Ríos, Rebeca Andrade, durée 2 heures, en salles aujourd'hui.



Ce poète intransigeant à la vocation contrariée, prof malgré lui est incarné par Ubeimar Ríos, un formidable acteur non professionnel. © Epicentre Films

■



" Un poète ", portrait d'un artiste maudit

CINÉMA Acteur non professionnel, Ubeimar Ríos éclabousse par son talent, cette chronique colombienne sur un artiste maudit.

" Un poète ", portrait d'un artiste maudit

Óscar Restrepo (Ubeimar Ríos), poète en manque de reconnaissance, mène une existence solitaire marquée par les désillusions. Sa rencontre avec Yurlady (Rebeca Andrade), une adolescente d'un milieu populaire possédant un véritable talent d'écriture, va bouleverser le cours de sa vie. Il l'exhorte à se présenter à un concours national de poésie. Mais les choses ne se passent pas comme prévu...

Ubeimar Ríos crève l'écran. Cela pourrait être un film lambda sur un artiste maudit... Et lors des premières minutes, Un poète en prend le chemin, avec le portrait d'un quinquagénaire qui se raccroche à son ancien statut de talent prometteur, refusant tout compromis artistique quitte à vivre encore au crochet de sa vieille mère... C'était sans compter sur la malice de Simon Mesa Soto qui arrive toujours à dynamiser son récit et à surprendre en partant de situations pourtant guère originales. Jamais tendre avec son personnage principal Óscar, incarné par Ubeimar Ríos, un acteur non professionnel qui crève l'écran, le cinéaste aime jouer avec sa passivité et ses obsessions. Quitte à l'humilier. Certaines scènes sont même très déstabilisantes. Un constat qui peut d'ailleurs

s'appliquer à la grande majorité des personnages, peu aimables, essayant tous de tirer leur épingle d'un jeu qu'ils ne maîtrisent pas. Ce choix de ne pas toujours faire éprouver de l'empathie envers eux fait que le film oscille entre les genres, passe de la chronique familiale à une critique d'un entre-soi littéraire hautain pour finir par s'engouffrer dans le #MeToo. À la fois drôle et grave, naturaliste voire romanesque dans son dénouement, le résultat a le mérite de bousculer.

C. COP.

DE SIMON MESA SOTO

(Colombie/ Allemagne/Suède), avec Ubeimar Ríos, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona... Dramédie. 2 h. Notre avis : 3/5.



PHOTO ÉPICENTRE FILMS

■

Hebdos :

- Télérama
- Le Canard Enchaîné



Un poète

Alors qu'il rêvait de gloire littéraire, un prof divorcé végète chez sa mère et rumine ses échecs. Venu de Colombie, un portrait vachard, vif et savoureux.

Simôn Mesa Soto



Avec sa tendresse et son mordant, ce film colombien mêle allègrement le rire et la farce féroce. Un registre qui détonne en nos temps de susceptibilités hérissées de toutes parts, et tant mieux : être bousculé par ce *Poète* est vivifiant. Il s'appelle Oscar Restrepo et fait un personnage aussi désopilant que désolant. Séparé de sa femme et de sa fille, il vit chez sa vieille mère en s'accrochant à la lointaine gloire que lui valut un ouvrage de poésie publié en 1992... Et en se cramponnant aux bouteilles d'alcool. Contrairement à son modèle, le poète colombien José Asunción Silva (1865-1896), qui se tira une balle dans le cœur à 30 ans, Oscar Restrepo n'est qu'à moitié suicidaire. Hanté par l'échec, il fait encore mine de redresser la tête pour dire « *Je suis poète !* », mais sa mère le corrige : « *Tu es chômeur !* » Et sa sœur ferme le ban : « *Tu es un lâche qui n'a pas le courage d'affronter la vie !* » Ni la mort... Le portrait est brillant, savoureux, sans pitié. Et prend une vérité troublante à travers l'interprétation de l'incroyable Ubeimar Rios, instituteur passé acteur pour jouer admirablement sur une gamme qui va du ridicule à l'émotion. La finesse de l'ensemble se garde de toute noblesse littéraire et de tout exo-

tisme sud-américain. Le trait est vif, comme le montage, la mise en scène, les incursions de musique jazzy et les clins d'œil à Charles Bukowski.

Le réalisateur Simôn Mesa Soto s'est armé d'énergie pour mieux s'emparer d'un sujet secrètement hypersensible. Palme d'or pour un court métrage au Festival de Cannes en 2014, il a attendu plusieurs années avant de tourner un premier long et plusieurs autres encore avant ce deuxième. Tellement désœuvré qu'il avait fini par envisager d'abandonner le cinéma... C'est cette souffrance qu'il ravive dans *Un poète*, ce cauchemar qui peut transformer une passion artistique en désenchantement cruel, en malédiction. Mais le moment est venu de s'en moquer !

Une vraie loufoquerie traverse les mésaventures d'Oscar Restrepo. Ayant consenti à devenir professeur parce qu'il veut soutenir financièrement sa fille Daniela (Alisson Correa), prête à entrer à l'université, il va projeter ses rêves sur une lycéenne qui vient d'une famille pauvre et écrit des poèmes dans ses cahiers. Yurlady (Rebeca Andrade) aime surtout le maquillage, les paillettes, mais Oscar Restrepo la voit déjà lauréate d'un prix de poésie comme celui qu'il avait reçu... En voulant retrouver par procuration l'élan de son ascension vers la créa-

tion, c'est sa chute qu'il se risque à répéter. Des scènes spirituelles raillent le microcosme intellectuel où Yurlady est à la fois un miracle et un monstre de foire. Autour de l'idéaliste Oscar Restrepo, la poésie est mise à toutes les sauces, utilisée pour donner de la force à des discours naïfs sur la culture, comme pour remplir le programme d'une chaîne de télé qui a aussi invité un rappeur à venir chanter son tube, *Mouille mon Jacuzzi...*

L'humeur vacharde du film est tout entière dans cette vision de la vulgarité d'un monde où l'art n'est bon qu'à être exploité d'une manière ou d'une autre. Mais la légèreté de la comédie préserve de l'amertume et, aux côtés du pauvre Oscar Restrepo, qui a bien des raisons d'être si tourmenté, Yurlady et Daniela font surgir l'espoir. Les deux jeunes filles échappent à l'hypocrisie et aux illusions, elles regardent la vie comme elle est. L'authenticité qu'elles incarnent est un modèle pour le réalisateur. Il y retrouve foi en lui-même et en son talent. Qui est grand.

► Frédéric Strauss

| *Un poeta*, Colombie (2h) | Scénario : S. Mesa Soto. Avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona.





Une lycéenne écrit des poèmes et c'est toute la jeunesse d'Oscar qui remonte (Ubeimar Rios et Rebeca Andrade).



Un poète

A la ramasse, au bout du rouleau, dans le ruisseau : Oscar, la quarantaine, alcoolique, se vit en poète maudit. Habitant, à Medellín, chez sa vieille mère, dont il peine à prendre soin, tenu à distance par sa fille, lasse de ce père insortable, et grondé par sa sœur, qui lui dégotte un poste de prof. Au collège, il tombe sur une élève qui écrit, et il la pousse à se présenter à un

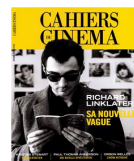
festival de poésie. Succès ! Mais, lors de l'inauguration, il s'enivre, et la jeune fille se saoule... Scandale !

Tourné dans un esprit punk revendiqué, ce film du Colombien Simón Mesa Soto est une pépite. Glorification d'un perdant magnifique et merveilleusement attachant, sous les traits de l'impayable Ubeimar Rios. Sens de l'ellipse et du montage *cut*, marqué par

l'irruption de la musique. Et art du récit tragi-comique, au service d'une réflexion sur la condition d'artiste. En mai, à Cannes, Soto a été couronné par le prix du jury Un certain regard, onze ans après avoir remporté la Palme d'or du court-métrage. — **D. F.**

Mensuels / Bimensuels / Trimestriels :

- Les Cahiers du Cinéma
- Les Fiches du Cinéma
- Les Inrockuptibles
- Lire Magazine
- Positif
- Politis
- Première
- SoFilm
- Trois Couleurs



CAHIER CRITIQUE

Un poète de Simón Mesa Soto

Un Bukowski à Medellín

par Élodie Tamayo



Oscar, poète raté mais attachant, se rêve en Bukowski colombien alors qu'il mène une vie arrosée mais inoffensive dans les jupes de sa vieille mère. Pour brosser ce portrait grinçant, Simón Mesa Soto réinvestit le thème bien connu de la déconnexion entre littérature et réalité et traque le potentiel tragicomique du décrochage entre le poète et son temps. Décrochage narratif d'abord : si Oscar fut prometteur dans sa jeunesse, le voici usé, jauni, à l'image de ses manuscrits. Sa culture même semble inactuelle, qu'elle s'étiole dans des maisons de poésie décaties ou se confronte au clash des générations, les bandes de jeunes féministes *arty* s'opposant à la masculinité *cringe* de cet artiste maudit. Ses figures tutélaires (Edgar Allan Poe, José Asunción Silva, Charles Bukowski) prennent la forme d'archives spectrales : ces images fixes punaisées aux murs ou imprimées sur des billets de banque contemplent le XXI^e siècle d'un œil inerte. Oscar néanmoins continue obstinément de croire en la puissance du verbe, au point de voir en la lycéenne Yurlady, qui aime autant les manucures que l'écriture, un talent d'aujourd'hui.

Le film lui-même, dans ses partis pris

esthétiques, épouse un prisme inactuel, entre écart ironique et filtre mélancolique. La musique extradiégétique latino-jazzy (des mélodies de « mambo noir » aux accords de Los Zafiros, groupe surnommé « les Platters cubains ») crée un écho venu d'ailleurs. Telle la lumière d'une étoile morte, cette nappes sonore est sans cesse télescopée par les sons directs, dont le regaeton qui infiltre la ville. L'image aussi semble comme figée dans une époque révolue. Le support 16 mm, assorti d'un cadre aux bords volontairement irréguliers, de plans à la main instables ou d'une palette lie de vin évoquent une culture visuelle rétro, rock et punk. Ubeimar Rios, le formidable acteur non professionnel qui campe ce poète, devient une sorte de palimpseste burlesque, un corps qui documente cette culture, notamment dans son rapport hilarant à la profération, entre cri professoral et litanie « garage ». Pour autant, ces choix composent moins une déférence nostalgique envers cette période qu'une façon d'incarner le point de vue désynchronisé du personnage, désespérément séparé du monde tel qu'il va.

On peut toutefois regretter que le film minore en fin de compte la vitalité de la

poésie. Car cet art déjoué avec verve par la satire – ainsi des dialogues qui ne cessent de contredire la voix de l'artiste : « *Non tu n'es pas poète, tu es chômeur* », résume une proche – se trouve également atténué par une tendresse de bon aloi. La jeune autrice devient une silhouette passive et contemplative, attentive à quelques pauvres rayons de lumière. Face à cette débâcle de l'art, *Un poète* retrouve toutefois une combativité clownesque qui s'exprime à travers les « *Noooooon !* » répétés d'Oscar : un cri qui conjugue le déni et la révolte pour sonner les cloches au présent. ■

UN POÈTE (UN POETA)

Colombie, Allemagne, Suède, 2025

Réalisation, Simón Mesa Soto

Scénario, Simón Mesa Soto

Image Juan Sarmiento G.

Montage Ricardo Saravia

Son Eloisa Arcila, Ted Krotkiewski

Musique Matti Bye, Trio Ramberg

Interprétation Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona, Allison Correa, Margarita Soto, Humberto Restrepo

Production Ocúltimo, Medio de Contención Producciones

Distribution Épicentre Films

Durée 2h

Sortie 29 octobre





Un poète (Un poeta)

de Simón Mesa Soto

Oscar découvre Yurlady, une jeune poète qu'il rêve de faire publier pour oublier sa carrière littéraire manquée. Simón Mesa Soto, à une faute de goût près, signe un film magnifique et gorgé d'humour, qui brille par sa roublardise et la qualité de son écriture.



★★★ Présenté à Cannes en 2025 dans la section Un Certain Regard, *Un poète* est un film intéressant, qui pose un certain nombre de questions - mais aussi quelques problèmes. Écrivain à la notoriété brève et depuis longtemps passée, père que refuse de voir sa fille, Oscar est un loser magnifique, qui paraît n'être bon qu'à boire excessivement et provoquer des situations improbables, travaillant à creuser le fond jusqu'à sa perte semble-t-il inéluctable. La découverte d'une jeune fille douée pour la poésie lui semble alors une dernière chance, consistant à faire éclore une plume et ainsi oublier les promesses jamais confirmées de ses débuts. L'écriture du film est séduisante, l'humour est très présent (on s'amuse des déboires de ce quinquagénaire, source de désespoir pour ce qui lui reste de famille, et de ses frasques dans une association de poésie qui a tout d'une cour des miracles en miniature), et les acteurs sont excellents, Ubeimar Rios en tête. On ne peut toutefois s'empêcher d'éprouver une petite pointe de regret dans la représentation que fait le film d'un moment de fête qui conduira le personnage à être accusé d'attouchements. D'une certaine manière, le réalisateur joue alors excessivement d'une situation qui, par ailleurs, qui n'a rien de burlesque ou de comique. À vouloir faire d'Oscar la victime de la vindicte populaire, l'auteur perd une partie du capital sympathie accumulé jusqu'alors. Ce bémol, qu'il était important de souligner, ne fait toutefois pas complètement oublier le talent de conteur et de metteur en scène de Simón Mesa Soto, qui nous régale de sa roublardise, et de son personnage pathétique à souhait, toujours plus attiré par la déchéance. **F.B.**

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Ubeimar Rios (Oscar), Rebeca Andrade (Yurlady), Guillermo Cardona (Efraín), Allison Correa (Daniela), Margarita Soto (Teresita), Humberto Restrepo (Alonso).

Scénario : Simón Mesa Soto Images : Juan Sarmiento G. Montage : Ricardo Saraiva 1^{er} assistant réal. : Santiago Cuéllar Musique : Matti Bye, Gustav Davidsson, Johanna Ekholm et Pelle Westlin Son : Eloísa Arcila Fernández et Ted Krotkiewski Décors : Camila Agudelo Production : Ocúltimo et Medio de Contención Producciones Coproduction : Ma.ja.de. Fiction, Momento Film, Film i Väst et ZDF/Arte Producteurs : Juan Sarmiento G., Manuel Ruiz Montealegre et Simón Mesa Soto Coproducteurs : Heino Deckert, Kristina Börjeson, Katharina Bergfeld, David Herdies et Michael Krotkiewski Distributeur : Épicentre Films.

120 minutes. Colombie - Allemagne - Suède, 2025
Sortie France : 29 octobre 2025

◆ RÉSUMÉ

Buenos Aires. Oscar a connu son heure de gloire au sortir de l'université, en gagnant un prestigieux prix littéraire. Mais, désormais quinquagénaire, divorcé et père d'une adolescente qui ne veut pas entendre parler de lui, il vit toujours chez sa mère. Il voit dans l'association de poésie de son quartier sa dernière planche de salut. Sous l'insistance de sa sœur, il commence à enseigner la littérature dans un lycée. Il y rencontre Yurlady, 15 ans, qui écrit de la poésie. Passionné par son écriture, Oscar la convainc de participer à un concours sponsorisé par son association.

SUITE... Le travail de Yurlady est plébiscité, et elle doit être présentée dans une soirée officielle comme grande gagnante du concours. Elle s'y enivre et Oscar doit la remmener chez elle, inconsciente. Par lâcheté, il la dépose devant sa porte, où sa famille la découvre endormie. La mère de Yurlady, convaincue qu'il a abusé d'elle, veut porter plainte. Les responsables de l'association cherchent à conclure un accord financier pour se dédouaner et faire abandonner à la famille tout projet de plainte. Oscar est sacrifié pour sauver les apparences. La fille d'Oscar, avec qui il avait commencé à renouer des liens, ne veut plus entendre parler de lui. Yurlady décide de la rencontrer pour lui dire la vérité : son père est innocent de ce dont on l'accuse. Bien que déshonoré, Oscar retrouve un semblant de dignité face à sa fille. Yurlady, elle, ne veut plus entendre parler de sa poésie.



UN POÈTE de Simón Mesa Soto

Le portrait attachant d'un prof loser un peu désaxé, à l'existence bousculée par sa rencontre avec une adolescente talentueuse.

Poète raté, ou du moins c'est l'idée dans laquelle il se complait, Óscar Restrepo vit chez sa mère, parle de lui à la troisième personne et se défoule en pleurant au volant. Il est cabossé, tant physiquement que dans sa tête, n'a rien d'harmonieux et encore moins de cinématographique. Et c'est justement ce qui est beau dans *Un poète* du cinéaste colombien Simón Mesa Soto, qui opère ici un rafraîchissant

piéd de nez au règne de l'esthétique. Globalement inadapté à n'importe quel environnement, même celui de la maison de poésie associative qu'il fréquente depuis vingt ans, Óscar finit tout de même par accepter à contrecœur un poste d'enseignant au collège. Il rencontre alors Yurlady, une jeune poétesse dénuée de tout arrivisme littéraire, qu'il tente coûte que coûte d'intégrer à un système pourtant bien loin des préoccupations sociales de l'adolescente. L'entreprise vire évidemment à la catastrophe, et lorsque la

jeune fille finit ivre morte lors d'un gala littéraire organisé par les collègues d'Óscar, ceux-ci, en leur qualité de bons poètes mais piètres humains, se déresponsabilisent de l'affaire et le laissent seul en proie aux pires accusations... "Tu es un ivrogne, mais tu es noble", lui dira pourtant sa mère après la résolution du drame, reconnaissant en son fils cette aspiration d'absolu sans compromis, propre à la noblesse morale, qui l'élève du commun des mortels tout en l'excluant. On pense entre autres au moment où Óscar se jette sur son collègue pour l'empêcher d'enregistrer une preuve filmée du moment où, dans leur appartement exigu, Yurlady et sa famille renoncent à toute poursuite judiciaire. Car contrairement à eux, Óscar a l'intuition du bien et se bat corps et âme pour remettre les choses en place, dans un ordre établi et cohérent à ses yeux, qui apparaît pourtant totalement chaotique et déraisonné à ceux des autres. Une jolie idée, qui fait du film une ode à la poésie des désaxés-es, des égarés-es, de ceux "qui promènent leurs automnes au printemps", comme le chantait Anne Sylvestre, et qui par leur existence même apportent un autre souffle au monde, à défaut d'en faire vraiment partie. **Maud Tenda**

Un poète de Simón Mesa Soto, avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona (Col., All., Suè., 2025, 2 h). En salle le 29 octobre.

Simón Mesa Soto, réalisateur têtu d'“Un Poète” : “J'ai réalisé ce film pour le public colombien”

Portrait d'un cinéaste colombien têtu, qui sait ce qu'il veut derrière son apparente nonchalance.

Simón Mesa Soto est un très jeune cinéaste. Il est né dans ce qu'il appelle la “ classe moyenne basse ” de Medellín, en Colombie. Quand ses parents se sont séparés, il a continué à vivre avec sa mère, qui devint alors courtière en assurances. “ Mais le plus important , m'explique-t-il, c'est que je suis né dans une famille qui avait très peu accès à la culture avec un grand C. ”

Heureusement Simón avait un grand frère qui était passionné de musique. Et quand il a commencé à prendre des cours de guitare, Simón le suivait partout, alors qu'il n'avait que 5 ou 6 ans. “ Je le suivais partout à ses cours, et j'ai fini par m'y mettre aussi, et la musique est devenue une passion dévorante. ”

Il grandit dans l'idée qu'il sera un musicien. Mais à la fin du lycée, se pose la question de ce qu'il va faire désormais. Quelles études suivre, avant de pouvoir vivre de sa musique ? Il n'y a pas d'école de cinéma à Medellín. Mais il découvre l'existence, à l'université, d'un cursus de formation en communication audiovisuelle. “ Et donc voilà, j'ai lu rapidement le prospectus de ce département, ça parlait de photographie, du cinéma, du son. Donc sans trop savoir concrètement ce que c'était, je me suis dit que c'était intéressant. ”

Les prémices d'une vocation

Il découvre le cinéma, se rend compte que ça lui plaît et se fait des amis qui sont déjà plus branchés cinéma. Ces derniers ont commencé à faire des courts métrages et ont suivi des cours de cinéma. “ Je vois beaucoup de films, la narration me passionne, j'ai un peu laissé la musique de côté, j'ai tourné un premier court-métrage, puis un deuxième. J'ai sauté les deux pieds dans le monde du cinéma. Mais dans tout ça, ce que je retiens, c'est qu'il y a toujours eu chez moi une sensibilité pour l'art. Maintenant, je me dis que la musique et le cinéma, c'est la même chose. Avant mes 18 ans, je n'avais pas un intérêt spécifique pour le cinéma. Ma découverte du cinéma était plutôt tardive. Jusque-là, j'avais été très ému par le Roi Lion , comme tout le monde. Et c'est la fac qui m'a amené au cinéma. Mais le but n'était pas de faire de nous des cinéastes, nous avions des cours théoriques, historiques... Alors je me suis débrouillé et je suis parti à Londres, où j'ai rejoint les bancs de la London Film School. ” Il y réalise son court métrage de fin d'étude, Leidi (2014), qui lui vaut de remporter la Palme d'or du court métrage à Cannes.

Puis il revient en Colombie, réalise son premier long, Amparo , qui est présenté en première au Festival de Cannes 2021, mais ne sort pas en France. Je lui demande quel est vraiment le premier film qui l'a marqué, et il me répond sans hésitation Mullholland Drive de David Lynch, parce que c'est la première fois qu'il a ressenti qu'on pouvait faire un cinéma qui va au-delà du simple divertissement.

Et la suite ?



Je l'interroge sur l'état du cinéma en Colombie, car j'ai compris en lisant plusieurs papiers sur Simón que produire un film en Colombie est une chose extrêmement difficile. Simón sourit et m'explique qu'il n'y a pas vraiment d'industrie du cinéma dans son pays, même si depuis 2003, des choses ont été faites, des fonds ont été créés. Mais le cinéma n'est pas vraiment constitué, organisé, en tout cas pas comme une véritable industrie. En revanche, beaucoup plus de gens ont le désir de faire du cinéma. Les budgets sont très petits et il faut nécessairement trouver des financements à l'étranger. " Personne ne vit du cinéma en Colombie ", renchérit-il.

" Chacun doit trouver une autre source de revenus. Moi, je suis professeur. " Faire du cinéma est un défi. Il faut être têtu, être animé d'un désir particulièrement puissant pour parvenir à se justifier d'être allé jusqu'au bout de tous ces défis. " Après ce n'est pas juste une question qui touche la Colombie, c'est un questionnement qui touche beaucoup d'autres pays. Je dirais que 'l'industrie' colombienne du cinéma permet de faire, avec de grandes difficultés, un ou deux films. Ensuite, ça se corse... Très peu de personnes parviennent à tourner un 3e ou 4e film. D'abord parce qu'elles vieillissent et abandonnent."

Je m'inquiète pour lui, qui vient justement de réaliser son deuxième long-métrage. Quid du 3e ? Le fait qu'un professeur ait remporté le prix du jury à Un Certain Regard, cette année, peut-il l'aider à trouver des financements ? Et puis Un Poète, sorti il y a sept semaines en Colombie, y a rassemblé – il nous l'apprend – plus de 230 000 spectateurs en salles ! Simón m'explique que remporter la Palme d'Or du court métrage, en 2014, n'a servi à rien. " Je croyais que ça allait m'aider, mais non. Pas du tout. Je demande des aides au CNC local, mais je n'en obtiens jamais. C'est toujours ' Non, non, non '."

" J'aimerais aussi me dire que je peux vivre du cinéma "

Mais il ne tient pas à se plaindre, il constate que les choses sont ainsi faites. Il m'avoue alors qu' Un Poète a été volontairement écrit pour qu'il plaise aux spectateurs colombiens, et uniquement eux. Simón veut produire un cinéma qu'il appelle " populaire ", tout en se rendant bien compte qu' Un Poète est aussi un film d'auteur. Mais il s'en fiche. " Quelle est la finalité d'un film ? Pas forcément le succès commercial, mais peut-être qu'il demeure quelque chose de lui dans l'esprit du spectateur. Je voulais me connecter au public. 230 000 spectateurs, pour un film colombien sorti en Colombie, est un succès évidemment. Mais c'est un cas qui est assez particulier, c'est une exception, ce n'est pas la normalité. Même du point de vue du marketing, j'ai tout fait pour qu'il marche. "

Comme Simón m'expliquait tout à l'heure qu'il y avait de plus en plus d'aspirant·es cinéastes en Colombie. Je lui demande donc s'il pense qu'il est une sorte de précurseur, qu'il vient d'ouvrir une porte par laquelle les jeunes cinéastes pourront eux aussi s'engouffrer. Simón sourit. Il en rêverait, mais ce n'est pas si simple : " Mais je crois qu'il faut une place pour ce cinéma-là, ce cinéma avisé, populaire, avec une force, une vision d'auteur derrière et que le cinéma d'auteur et le cinéma populaire ne soient pas irréconciliables. " Il ne veut pas faire partie d'un cinéma de niche. " J'aimerais aussi, dans un monde idéal, me dire que je peux en vivre, du cinéma, que c'est un métier comme un autre. C'est un vrai défi pour tous les cinéastes d'Amérique centrale et du Sud ", ajoute-t-il.

Un personnage, un cinéaste, un seul combat

Cette solitude que l'on ressent à l'entendre, elle ressemble à celle de son personnage, Oscar, l'homme qui rêve de vivre de sa poésie (chose évidemment impossible, même en Europe). Simón



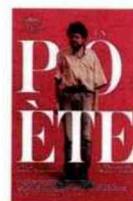
me répond du tac au tac : “ C'est un personnage en soi, mais concrètement, c'est moi. Même si ce personnage existe pour ce qu'il est. C'est moi qui analyse tous mes questionnements en tant qu'artiste qui appartient cette société de Medellín. ” J'ai perçu aussi une grande tendresse dans la fin du film, quand c'est l'écriture qui va réconcilier Oscar avec sa fille, grâce à une lettre qu'une jeune poétesse va lui adresser. Parce que tous·tes les poète·sses officiel·les que l'on voit dans le film passent leur temps à déclarer que la poésie sauvera le monde, et on les écoute à peine. Et tout d'un coup, le cinéaste prouve que oui, l'écriture peut sauver, ou en tout cas arranger la vie des gens.

Simón me répond : “ La machine institutionnelle, artistique représente le moins l'art finalement. Mon idéal, ce serait l'artiste moyen, celui qui n'a pas rencontré un triomphe colossal, qui est là, dans les rues, qui vaque. Et d'arrêter avec l'obsession de la grandeur. Le plus important, pour un artiste, c'est de pouvoir jouir de la création, dans la quotidienneté. ” Un silence, puis Simón me dit : “ Pour moi, le cinéma le plus pur, c'est celui que l'on peut voir dans les courts métrages des étudiants. ” D'accord ?



En vers et contre tous

Prix du jury dans la section Un certain regard au dernier festival de Cannes, *Un poète*, du Colombien Simón Mesa Soto, raconte l'histoire d'un homme frustré de ne pas être considéré, en conflit avec sa famille et sa fille, et qui entrevoit chez une ado un talent certain pour la poésie. Mais ce qui pourrait lui servir de rédemption face à l'hypocrisie ambiante vire au chemin de croix. Oscar n'est pas grand-chose au début du film mais il se débat contre le monde et contre lui-même. Un thème certes peu original mais mené avec empathie. Joué avec chaleur par Ubeimar Rios, ce personnage, qui a tout pour être agaçant, est finalement très émouvant. ■ **EL.**
En salles le 29 octobre.



actualité



Un poète de Simón Mesa Soto

**L'honneur cruel
de décevoir**
Yannick Lemarié

Connu pour ses courts métrages et pour un premier long métrage, *Amparo*, vu à Cannes en 2021, Simón Mesa Soto revient sur les écrans avec *Un poète*. À travers le portrait tragicomique d'un certain Óscar Restrepo, il livre une réflexion réjouissante et sensible sur la situation politique de son pays et sur le rôle de l'art dans la société.

MÊME si Óscar Restrepo a eu son heure de gloire, force est de reconnaître que l'homme est dorénavant perçu par tous comme un raté. Il a non seulement échoué dans sa vie privée, mais il ne réussit pas mieux dans son art – la poésie – puisque, faute d'inspiration, il n'a rien publié depuis longtemps. Pour sa famille bourgeoise, il n'est qu'un bon à rien incapable de trouver un emploi. Du côté de sa femme et de sa fille, il est, au mieux, un mari immature, au pire, un père irresponsable. Quant à ses collègues, ils ne voient en lui qu'un ivrogne sans doute sympathique, mais tout juste apte à ressasser et ressasser encore ses échecs et ses ambitions avortées. Leur jugement est d'autant plus péremptoire que la poésie est considérée, pour beaucoup, comme une activité marginale et, pire encore, inutile.

Élément structurant

De leur point de vue, ils ont sans doute raison : écrire des poèmes n'a aucun intérêt économique ni aucune finalité financière. Or, pour les « braves gens » de Medellín (sur ce point,

ils ne sont pas différents de leurs semblables des autres continents), l'argent est un élément structurant : il affecte le partage de l'espace public, commande les rapports sociaux, distribue les places de chacun dans la cité. Il suffit de comparer la situation de la famille Restrepo et celle de Yurlady, la jeune élève avec laquelle Óscar sympathise : à la première échoient les beaux quartiers, les vastes demeures, les métiers valorisants et un réseau d'amis bien établis susceptibles d'être sollicités en cas de besoin ; à la seconde reviennent les hauteurs de la ville, nécessairement éloignées du centre, un appartement dans lequel on s'entasse, les petits boulots et l'absence de relations en dehors du voisinage.

Par ses origines familiales, Óscar aurait dû participer au festin des riches, mais, à l'évidence, il n'a pas répondu aux espoirs de sa classe. Au rebours de l'*homo economicus* pour qui la valeur d'une personne est indexée sur son niveau de vie, il ne possède rien, et sa seule richesse tient aux livres qu'il a publiés dans sa jeunesse et aux billets de banque qu'il arrache à sa mère. En réalité, c'est un corps étranger à son propre milieu, un corps dont on se moque volontiers, un corps burlesque. À cet égard, le choix de l'acteur Ubeimar Rios, remarquable de bout en bout, joue beaucoup dans cette impression : non seulement, il n'appartient pas au monde du cinéma et, par conséquent, est déjà, en quelque sorte, étranger à son environnement, mais de surcroît, il offre

Sa seule richesse tient aux livres qu'il a publiés (Ubeimar Rios)

© Epicentre

les films

à l'œil d'une caméra particulièrement mobile une silhouette et un visage singuliers. À l'élégance et à la vigueur de la sœur et du beau-frère, il oppose une anatomie disproportionnée et la démarche lourde d'un petit taureau au développement contrarié. Naturellement, le réalisateur force le trait pour faire de son personnage une créature hybride – mi-adulte, mi-enfant ; mi-Bukowski, mi-Chaplin –, à laquelle on dispute le moindre espace. Résultat : Óscar a beau essayer de se comporter comme les siens et de se couler dans le moule, il apparaît, le plus souvent, contraint par le cadre cinématographique, perdu dans son environnement et sous la menace constante d'une expulsion. Ainsi l'a-t-il été naguère du domicile conjugal et s'apprête-t-il à l'être de la chambre qu'il occupe chez sa mère. Il le sera aussi de son poste d'enseignant, du cercle littéraire dont il est membre ou d'un bar. En définitive, il n'a aucune place attirée où il puisse se poser tranquillement, à tel point que son quotidien ressemble à une errance sans fin, à un *déplacement* (voire un *déclassement*) continu.

Reconnaissance

Dès lors, la rencontre avec Yurlady revêt une grande importance. Par un effet miroir, il revoit, à travers elle, le poète inspiré qu'il était et l'artiste débutant auquel la célébrité était promise. C'est la raison pour laquelle il décide de la prendre en main et d'assurer sa reconnaissance auprès des institutions. « Sa reconnaissance » : l'ambiguïté de la langue française est ici bienvenue, car, s'il défend les intérêts de son élève, Óscar cherche aussi un succès par procuration... au risque de tomber dans les travers de son époque et d'user de la poésie comme d'un vulgaire outil de promotion sociale. La preuve, il accepte que l'adolescente passe à la télévision puis l'accompagne dans une soirée où elle lit un poème conçu pour l'occasion. Bien que le quiproquo qui s'ensuit (et que le spectateur découvrira) ait une fonction scénaristique évidente, il importe moins, à nos yeux, que la séquence elle-même, car, à ce moment-là, Yurlady devient le

double monstrueux d'Óscar : comme lui, elle s'identifie à une image formatée (pour Restrepo, celle du poète colombien José Asunción Silva ; pour l'adolescente, celle de la jeune fille, noire, pauvre et inspirée) ; comme lui, elle se soûle jusqu'à finir allongée par terre.

Heureusement, la jeune poétesse échappe vite aux tentatives de récupération. Elle n'éprouve pas le besoin d'être « reconnue » pour exister et ne réclame aucune validation extérieure pour son art. Elle « est » simplement. En ce sens, Yurlady est une incarnation de la vraie poésie, car, outre son talent d'écriture, c'est un corps sensible qui affirme sa présence au monde. C'est sans doute la raison pour laquelle le réalisateur préfère tenir hors champ l'acte d'écrire pour se concentrer sur les postures de la fillette et donner ainsi à voir le poids d'une existence que l'économie et la finance d'ordinaire déprécient. Qu'elle soit sur une chaise dans la salle de classe, sur un siège dans le bus, sur un lit, les yeux tournés vers le soleil, ou sur le dos d'Óscar, la lycéenne offre à notre regard la juste mesure de son talent et de sa *gravité*.

À partir de là, c'est elle qui fait la leçon à Óscar : l'art n'a pas à se réfugier dans les cénacles ou les sociétés savantes. Il doit se manifester ici et maintenant pour composer avec le réel ou, mieux encore, l'éclairer. Il suffit que Yurlady passe parmi les gens pour qu'aussitôt, les fausses images se brisent, que les lâchetés se révèlent et que les masques tombent : celui d'Efraín, l'écrivain mondain qui fait carrière quand il devrait être incertain de ses fins ; celui de l'attachée culturelle qui valorise les artistes à condition qu'ils correspondent à ses convictions politiques. Plus profondément, la poésie de Yurlady telle que cette dernière la vit ouvre la voie à la réconciliation. Celle entre les êtres d'abord, notamment quand, par son action discrète, elle favorise les retrouvailles entre le père et sa fille, tout en rappelant à Óscar que les artistes appartiennent au peuple de ceux qui ont « l'honneur cruel de décevoir » (René Char). Celle avec le monde ensuite, quand le poète trouve, à son tour, la paix, sur un simple banc de pierre chauffé par le soleil. ■



Sortie le 29 octobre 2025

Un poeta

Colombien (2025) 2 h 00. Réal., scén. : *Simón Mesa Soto*.

Dir. photo. : *Juan Sarmiento G.* Déc. : *Camila Agudelo*. Mus. : *Matti Bye, Trio Ramberget*. Mont. : *Ricardo Saraiva*. Son : *Eloisa Arcila, Ted Krotkiewski*. Prod. : *Simón Mesa Soto, Manuel Ruiz Montealegre, Juan Sarmiento G.* Cies de prod. : *Ocúltimo, Medio de Contención Producciones*. Dist. fr. : *Épicentre Films*.

Int. : *Ubeimar Rios (Óscar), Rebeca Andrade (Yurlady), Guillermo Cardona (Efraín), Allison Correa (Daniela), Margarita Soto (Teresita), Humberto Restrepo (Alonso)*.

Voir aussi n° 773-774, p. 88, Cannes 2025



Les retrouvailles entre le père et la fille
(Ubeimar Rios, Allison Correa) © Epicentre



Un poète

UN FILM DE
Simón Mesa Soto

AVEC
Ubeimar Rios,
Rebeca Andrade...

EN SALLES
le 29 octobre

En 2021, Simón Mesa Soto se révélait à la Semaine de la critique, à Cannes, avec *Amparo*, son premier film resté inédit dans les salles françaises. Le cinéaste colombien est revenu cette année sur la Croisette avec *Un poète*, satire sociale aussi féroce que jubilatoire... Au grand loto de l'univers, Oscar n'a pas tiré le bon numéro. Depuis sa brève reconnaissance au siècle dernier pour ses premiers recueils, la vie lui a bien roulé dessus. Veule et désabusé, ce poète vieillissant et vaguement alcoolique au physique ingrat est désormais SDF à temps partiel, quand il ne crèche pas chez sa mère. Pire, sa femme l'a quitté et élève seule leur fille, qui ne souhaite plus lui parler. Pour retrouver grâce à ses yeux et lui payer l'université, il accepte un job de prof de philosophie dans un collège puis prend sous son aile une jeune élève désargentée

mais inspirée, baptisée Yurlady. Bien décidé à reprendre en main son destin, Oscar lui enseigne la poésie et l'entraîne dans un concours qui pourrait changer leur vie. À elle le chèque du grand prix qui soulagerait sa famille nombreuse entassée dans un taudis, à lui la palme de la générosité qui redorerait son blason et l'estime de sa fille. Tous les ingrédients sont réunis pour faire d'*Un poète* un beau *feel good movie* avec, en toile de fond, la poésie comme moteur d'intégration et ascenseur social. Pourtant, Simón Mesa Soto en prend le parfait contrepied et en tire une farce cruelle, digne héritière de la comédie à l'italienne de Dino Risi ou d'Ettore Scola. *Un poète* aurait d'ailleurs pu s'appeler *Le Monstre* ou *Affreux, sales et méchants* tant Oscar rejoint la grande famille du cinéma des *losers* magnifiques : passionnants car détestables et détestables car passionnants dans leur faculté à tout foirer. En ce sens, le personnage n'est pas si éloigné de celui d'Adam Sandler dans *Uncut Gems* des frères Safdie, ou du père de *Toni Erdmann* dans le film de Maren Ade : un être humain moralement médiocre et patriarche foireux qui, à force de vouloir faire le bien, ne fait qu'empirer sa situation de départ.

CLICHÉ ROMANTIQUE DÉJOUÉ ET REGARD ACÉRÉ

Mesa Soto n'évite pas la chronique sociale naturaliste avec sa caméra à l'épaule et son image brute typique du 16 mm, mais

déjoue le cliché romantique. La poésie n'est pas là pour élever les esprits et embellir le quotidien par la beauté des petites choses ; ici, les mots ne sont que l'opportunité de se sortir de la misère. Les quelques scènes de lecture sont d'ailleurs d'une certaine amertume, témoignant de la marginalité des deux protagonistes vis-à-vis de ce milieu, et complètent les saillies avinées d'Oscar qui déboulonne les idoles de la poésie sud-américaine, Gabriel Garcia Márquez en tête. Surtout, le cinéaste fait de sa galerie de personnages un sujet d'étude sociologique autant qu'une matière humoristique, qu'il met en scène avec dynamisme. Le corps enseignant, organisateur du concours, censément progressiste, se révèle parfaitement conformiste. La jeune Yurlady n'a aucune ambition artistique et aspire juste à être une ado normale tandis que sa famille, majoritairement chômeuse, ne recule pas devant les petites combines. C'est ainsi que le film se dirige dans son dernier tiers vers une intrigue *MeToo*, les proches de la collégienne accusant Oscar d'attouchements sexuels. Mesa Soto étire les scènes de confrontation jusqu'au dégoût, dont une scène au malaise interminable qui n'est pas sans rappeler le Radu Jude des débuts ; et, en premier lieu, *Papa vient dimanche*. C'est tout ce qu'on souhaite au cinéaste colombien : garder ce même regard acéré et suivre la trajectoire de son compère roumain.

LORIS DRU-LUMBROSO



Cinemascope

UN POÈTE

sortie le 29 octobre

de Simón Mesa Soto

Épicentre Films (2h)



Prix du jury Un certain regard au dernier Festival de Cannes, ce film colombien raconte la rencontre d'un poète raté et d'une étudiante. Entre farce et chronique sociale, il révèle aussi un comédien non professionnel extraordinaire.

Par Margaux Baralon

Convaincre des spectateurs de suivre un personnage détestable pendant deux heures est une gageure. Avec *Un poète*, Simón Mesa Soto se lance dans cette aventure risquée. Son poète, Oscar, ni très bon ni très beau, vit aux crochets de sa mère et dans le souvenir d'un recueil écrit des années auparavant. Il passe plus de temps à s'enquiller des shots d'alcool jusqu'à s'écrouler dans le caniveau qu'à chercher du travail ou la compagnie de sa fille. Sa seule planche de salut est la Maison de la poésie de son quartier de Medellín, où l'on évite de lui rappeler qu'il n'a aucun talent. Jusqu'à ce qu'il prenne sous son aile Yurlady, une jeune fille très pauvre mais douée pour l'écriture... Simón Mesa Soto a le bon goût de déjouer toutes les attentes du sujet. Si *Un poète* est une observation cruelle des inégalités sociales qui existent en Colombie – avec un portrait au vitriol des classes bourgeoises blanches fantasmant les difficultés des pauvres racisés –, le film brille surtout grâce à son comique digne de la farce. On y trouve des ruptures de ton, un sens précis du montage et un acteur incroyable. Avec son corps malingre et son allure batracienne, le personnage incarné par Ubeimar Rios, instituteur de profession, teinte le pathétique Oscar de drôlerie, de mélancolie et de douceur. Si bien qu'on ne se lasse jamais de le voir échouer.

Web :

- Abusdeciné
- Allociné
- Baz'art
- Culturopoing
- Dame Skarlette
- Direct-Actu.fr
- En-Attendant-Nadeau.fr
- Famille&Éducation
- Le Polyester
- Maze
- Msn
- Mediapart
- Mouvement
- Que Tal Paris
- Travellingue
- Unification



UN POÈTE



Óscar Restrepo, est un poète pour qui le succès n'est jamais arrivé. Lorsqu'il rencontre une adolescente d'un milieu populaire possédant un don indéniable pour l'écriture, il l'exhorte à se présenter à un concours national. Mais rien ne va se passer comme prévu... Critique du film UN POÈTE

Simón Mesa Soto est indéniablement un habitué de la Croisette. Reparti en 2014 avec la Palme d'Or du court-métrage pour " Leidi ", et ayant connu les honneurs d'une sélection à la Semaine de la Critique pour son premier long, " Amparo ", le revoici à nouveau en 2025, avec cette fois, une invitation au Certain Regard, dont il est reparti avec le Prix du Jury. Pas besoin de laisser planer un doute, " Un Poète " est un grand film, une merveille d'écriture, une pépite comme on les aime, imprévisible et tellement jouissive.



Oscar est un poète. C'est en tout cas le sobriquet par lequel tout le monde le désigne. Après avoir publié deux recueils, il est en effet légitime pour lui de se revendiquer du même rang que Verlaine et Rimbaud. Mais le succès n'est jamais arrivé. Est-ce une raison pour refuser d'y croire ? Non. Et ce n'est pas parce qu'il a quarante ans passés, qu'il vit encore chez sa mère et qu'il se met en boule dans son lit lorsqu'on lui demande d'accepter un poste d'enseignant, qu'il ne peut pas devenir le grand auteur qu'il se sait être. Sa rencontre avec une adolescente douée avec les vers va bousculer son quotidien.

Portrait d'un anti-héros agaçant, cette comédie dramatique est avant tout une douce réflexion sur les rêves désuets à une époque contemporaine où l'on scrolle plus vite qu'on ne parle. À ce titre, désirer vivre de la poésie apparaît comme presque anachronique, tant l'ère du buzz numérique semble en contradiction avec tout ce qu'incarne la littérature lyrique. La comédie est alors facile, consistant à peindre les contrastes entre un dandy looser et le reste du monde.

Oui, mais " Un Poète " ne choisit jamais les chemins aisés, préférant surprendre le spectateur, transporter son intrigue sur des contrées plus sociales, plus intimes, où Baudelaire laisse sa place à Bourdieu. Car sous ses traits de farce légère, le métrage est aussi une chronique bouleversante du contexte social en Colombie, où certains peuvent se permettre de jouer les auteurs incompris, tandis que les autres devront nécessairement abandonner leurs chimères pour subvenir aux besoins de leurs familles.

Dans la relation qui se noue entre cet homme à la dérive, incapable de se fondre dans le moule, noyant son spleen dans des litres d'alcool, au point de tout oublier dans des blackouts autant honteux que salvateurs, et cette gamine issue d'un milieu populaire, c'est également un récit père-fille qui s'écrit sous nos yeux. Précisément parce qu'il a des difficultés avec la sienne, parce qu'il ne sait pas aimer comme les autres, simplement, il trouve en cette jeune poétesse une progéniture de substitution, une avec qui il ne foira pas tout, car il maîtrise le sujet : la poésie, c'est tout ce qu'il connaît, quand bien même celle-ci ne semble pas hyper emballée par ce concours national. Non, aucun doute, il va l'aider à devenir celui qu'il n'a jamais pu être, l'amener là où lui s'est arrêté si tôt.

Évidemment, la morale se devine : on ne peut pas se sauver soi-même en secourant autrui. Mais l'enjeu du film est ailleurs, il se situe bien plus dans l'humain que dans les fausses leçons de vie. Ici, on ne juge pas les personnages, on les aime, on les capture au plus près des corps, avec cette caméra à l'épaule tremblante et ce grain si particulier. Tout ressemble à un songe, et tout sonne pourtant si réel. Œuvre rejetant la moindre forme de misérabilisme, " Un Poète " est un petit bonbon, amusant et bouleversant à la fois, où chaque protagoniste existe au-delà de sa caractérisation, où l'on a le droit d'aspirer à reproduire des schémas familiaux sans être transformé en cliché.

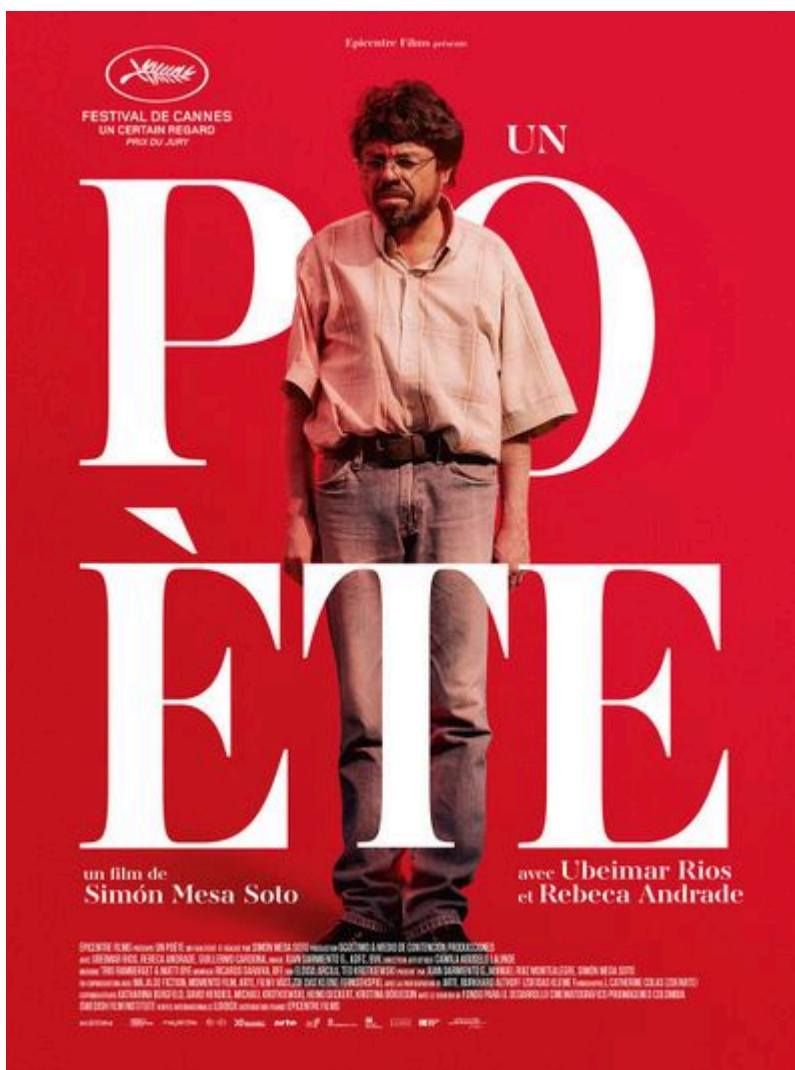
Comédie de mœurs et peinture touchante d'une certaine classe sociale, où les couvertures s'empilent sur le canapé, où les visages se multiplient devant les écrans de télé, où l'on devient mère avant l'âge recommandé, et où l'on repousse les murs pour vivre sous le même toit, la deuxième réalisation de Simón Mesa Soto est une des très belles découvertes de cette fin d'année. Dans ce cinéma de l'échec, la chute n'est pas antinomique avec la dignité, on se moque sans ridiculiser, on rigole avec et jamais contre, on croit à la naïveté des êtres. Dans cette manière de retranscrire la croyance absolue d'Oscar en la puissance des mots, il y a chez le metteur en scène autant de bienveillance que de cocasserie. À travers lui, il raille probablement ses propres ivresses et fantasmes. En résulte, un pur plaisir cinéophile qui, on l'espère, trouvera le succès dans les salles obscures.



Christophe Brangé

Envoyer un message au rédacteur

Un poète de Simón Mesa Soto



Óscar Restrepo, poète en manque de reconnaissance, mène une existence solitaire marquée par les désillusions. Sa rencontre avec Yurlady, une adolescente d'un milieu populaire possédant un véritable talent d'écriture, va bouleverser le cours de sa vie. Il l'exhorte à se présenter à un concours national de poésie. Mais les choses ne se passent pas comme prévues... Film singulier et bien écrit, Un Poète nous immerge en Colombie dans le milieu de la poésie. À la fois comique et sérieux, une réussite.

Si le titre de meilleur film latino-américain de l'année semble d'ores et déjà promis à Kleber Mendonça Filho, nul doute que Un poète, de Simón Mesa Soto, pourra aisément postuler pour la deuxième place. En voici un long métrage original et caustique, qui prend pour anti-héros un poète déclassé qui a tout raté dans sa vie, y compris sa relation avec sa fille unique. Le portrait de cet individu aux franges du pathétique est ...



Lire plus

Entre comédie et mélancolie, Un Poète de Simón Mesa Soto s'impose comme une œuvre sur la survie de la poésie dans un monde numérique qui l'oublie. Le réalisateur colombien met en scène Óscar, un poète en quête de sens, perdu entre l'échec et la nostalgie, cherchant encore une beauté possible dans un univers qui n'écoute plus. Sa rencontre avec Yurlady, jeune fille d'un milieu populaire, fait renaître chez lui un souffle ...

Lire plus

Vu en AVP à l'Arlequin avec le réal pour le festival du film colombien de Paris, dans une ambiance survoltée (et où le film a gagné le Prix du public et du Jury). Une comédie originale, drôle et touchante, c'est assez rare pour être signalé pour un film venant de Cannes :)

La naissance du projet

Le film est né d'une réflexion très personnelle de Mesa Soto : et s'il échouait en art ? Après son premier long métrage, il a envisagé d'arrêter le cinéma. Il s'est alors projeté dans la peau d'un artiste vieillissant, survivant grâce au souvenir d'un passé créatif. C'est de cette angoisse qu'est née l'histoire du poète raté Óscar. Le réalisateur précise : "D'ailleurs, le financement du film a été très difficile à cause de cela. Une comédie colom Lire plus

Le choix d'Ubeimar Ríos (Óscar)

Le rôle principal de Un poète a été confié à un non-professionnel. Ubeimar Ríos, instituteur passionné de poésie et de musique, est l'oncle d'un ami du réalisateur. Mesa Soto avait d'abord refusé, préférant un acteur professionnel, mais Ríos l'a fasciné par sa façon unique de parler et de bouger. Finalement, son humanité a transformé le personnage, le rendant plus attachant que dans le scénario.

La découverte de Rebeca Andrade (Yurlady)

Simón Mesa Soto et son équipe ont mené de longues auditions dans des écoles publiques de Medellín pour trouver l'interprète de Yurlady. Le cinéaste se rappelle : "Nous avons organisé des auditions dans des écoles et des lycées de Medellín pendant de longues périodes. Nous avons rencontré de nombreuses filles, mais nous l'avons finalement trouvée dans une école publique." "Ensuite, nous avons entamé une préparation intensive avec les deux acteurs, Lire plus

Infos techniques

Nationalités

Année de production

Date de sortie DVD

Date de sortie Blu-ray

Date de sortie VOD



PAYS: FRA
TYPE: Web
EAE: €18050.99
AUDIENCE: 1474754

TPOLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/TV Movies and Stre
VISITES MENSUELLES: 44832528.21
JOURNALISTE: Unknown
URL: www.allocine.fr



> 29 octobre 2025 à 0:26

> [Version en ligne](#)

Type de film

Long métrage

Secrets de tournage

6 anecdotes

Budget

Langues

Espagnol

Format production

Couleur

Couleur

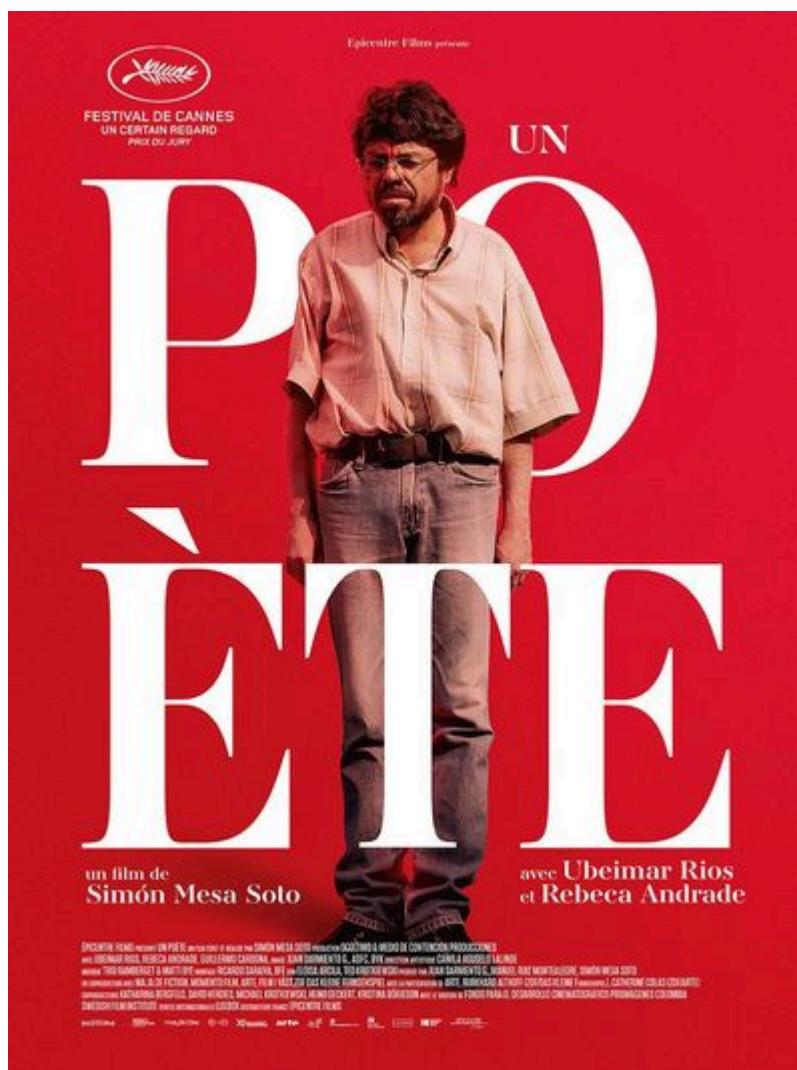
Format audio

Format de projection

N° de Visa



Simón Mesa Soto – « Un poète »



L'humilité délicate du titre du deuxième long-métrage de Simón Mesa Soto Un poète est la première chose qu'on remarque en abordant cette petite merveille ... enfin pas si petite, à vrai dire car ce travail gentiment mélancolique mais non sans humour, aussi doux que parfaitement maîtrisé qui a commencé son brillant parcours en décrochant le Prix du jury Un Certain Regard du dernier Festival de Cannes et a été choisi le mois dernier pour représenter son pays dans la course aux Oscars et aux Goya arrivait même avant cela avec quelques lettres de noblesse. C'est d'ailleurs le troisième film qui vaut au réalisateur colombien une invitation sur la Croisette après le court-métrage Leidi Palme d'or 2014 du court-métrage et le long-métrage Amparo sélectionné à la Semaine de la Critique en 2021). Pour le poète du titre, Oscar Restrepo (incroyablement incarné par le comédien non professionnel Ubeimar Rios, en revanche, l'apogée de sa carrière est loin derrière lui : elle remonte même à ses tous premiers recueils, près de deux décennies plus tôt.



Quand on le découvre, c'est un poivrot sans le sou geignard et colérique qui vit encore chez sa mère, se retrouve souvent à dormir sur le trottoir comme une épave, et doit se résoudre à emprunter à sa fille adolescente (qui n'attend plus rien de lui et à qui il fait même un peu honte) le prix d'une course de taxi (et peut-être d'un godet au bistrot). Au mieux, au sein de l'association de poètes qu'il fréquente, on le tolère avec une indulgence agacée, eût égard aux deux publications de jeunesse susmentionnées. Que la dissonance qu'on perçoit constamment entre la notoriété (très relative) d'Oscar et sa situation réelle soit un paradoxe inconfortable ou, au contraire, le lot de tout poète digne de ce nom (comme notre piteux héros semble le revendiquer qui ne manque pas une occasion de se lancer dans d'amères tirades sur ce qu'est la poésie et cite comme références littéraires José Asunción Silva, mort suicidé à 30 ans, et dans une moindre mesure Bukowski), elle reflète bien la position d'Oscar, qui a ses petits univers (sa vie avec sa mama, le bar, les moments où il a de vrais dialogues) et va de l'un à l'autre, mais n'est jamais vraiment à sa place dans le monde qui l'entoure et continue d'avancer sans lui – ni comme membre actif de la société, ni comme père...

Si pour notre personnage, vivre comme un électron libre évoluant hors du temps, dans un espace qui lui est propre, est en train de devenir intenable, pour le spectateur, c'est un délice de l'accompagner dans son itinérance à travers un Medellín actuel qui pourrait, à quelques détails près (notamment un téléphone portable qui va, plus tard dans le récit, jouer un rôle central, qu'Oscar va du reste rejeter), remonter à quelques décennies plus tôt. L'aspect vintage des vignettes qui se succèdent, accentué par le traitement des couleurs à l'étalonnage et les bords un peu rognés de l'image (comme ceux d'une vieille photographie), parfois souligné par d'élégantes notes de jazz, invoque inmanquablement un âge d'or du cinéma auquel Un poète fait honneur. On ne peut s'empêcher de penser à Cassavetes, presque dès les premières images, qui nous catapultent in medias res dans la vie décousue de héros, de litanies pleurnichardes en débats alcoolisés qu'on attrape toujours en cours de route à mesure qu'on se déplace avec lui de lieu en lieu (par exemple sur le trottoir, avec deux sans-abris aussi imbibés que lui qui voient la poésie comme une forme colonisée et l'engagent à céder à cette colonisation). Nombreux sont, aussi, les moments où ce sont les autres qui palabrent interminablement autour d'un Oscar abattu qui fait l'effet d'être plus seul que jamais. Dans ces moments, si l'esthétique du film et les mouvements de caméra n'étaient pas si habiles et délibérés, les acteurs, finement dirigés, jouent avec tant de naturel qu'on aurait l'impression d'assister à un film d'observation.

La remarque vaut aussi pour les scènes de dialogue en voiture entre le poète tourmenté et Yurlady Rebeca Andrade, une lycéenne naturellement douée pour l'écriture qu'Oscar veut prendre sous son aile, parce qu'aussi irritable et irritant que notre personnage central puisse paraître, c'est un être fondamentalement bon dont l'intégrité, celle-là même qui aliène peu à peu tout son entourage (sauf sa maman) bien qu'elle ne soit jamais l'expression d'un ego démesuré se met progressivement à sortir de sa conque de frustration pour briller discrètement, comme un gemme d'une pureté émouvante. Ce qu'on pouvait pressentir au tout début, quand il dit à sa mère qu'il l'aiderait dans ce qui serait pour lui le plus dur des sacrifices, s'exprime de plus en plus nettement quand Oscar accepte finalement un travail de professeur pour sa fille, qui devient assez vite dans le film le moteur de tous ses efforts. Quand il découvre le talent de Yurlady élève issue d'un milieu populaire qui vit dans une comuna, dans un petit logement plein à craquer d'oncles et tantes et d'enfants et d'enfants qui ont des enfants et la joliesse simple des mots qu'elle consigne dans son cahier comme ça, juste parce que ça lui plaît, il a bien sûr par moments la tentation de transposer sur elle ses valeurs et questionnements à lui, et interroge souvent à travers elle une jeune fille de l'âge de la sienne, mais contrairement à ses collègues de l'association de poètes qui suggèrent qu'elle devrait davantage



écrire sur sa condition sociale , par exemple, il l'écoute vraiment et la respecte telle qu'elle est , sans chercher à l'exploiter ni même à résoudre ce qui, à la lumière de ses aspirations à lui, pourrait sembler une contradiction : le fait que les élans poétiques de Yurlady n'aient d'autre fin qu'eux-mêmes.

Soudain, au moment où on s'y attend le moins, où ce qui se présentait comme une subtile étude de personnage a déjà beaucoup gagné en épaisseur et où d'autres enjeux liés à d'autres personnages se sont subrepticement ajoutés au portrait nuancé pour en faire un vrai tableau où Oscar se perd un instant, comme s'il s'était laissé fléchir, le film, à la faveur de cette courte absence, introduit une péripétie absurde (une intrigue à proprement parler) où ce sont tous les autres qui semblent basculer dans une frénésie grotesque, sous le regard interdit du (ou des) poète(s) du film, qui d'un coup se tiennent coi. L'opération, qu'on laissera découvrir au lecteur, mais dont on peut dire qu'elle tient presque du tour de passe-passe, délecte par sa douce facétie, qui fait écho au ton qu'on percevait jusque là, notamment dans les cartons (rouges) annonçant les titres un peu décalés, ironiques pour ne pas dire ludiques (par leur solennité feinte), des différentes « parties » du récit – titres qui dialoguent avec légèreté avec le contenu de l'ensemble du film plus qu'ils n'éclairent vraiment chacun des chapitres.

Le charme fou qu'avait déjà le film jusque-là s'en trouve décuplé, d'autant que c'est à partir de cet épisode (qui donne lieu à des scènes assez épiques) que peut enfin se dégager, par le biais ravissant d'un carnet pailleté et de l'affection d'une femme pour l'homme dont elle a eu une fille, la sensibilité étouffée qu'on sentait palpiter et se débattre tout du long. Comme une « petite fleur » en train de sortir de terre, elle émerge sans bruit, gentiment sans s'imposer, sans tout le tralala qui accompagnerait une retentissante épiphanie. Le dénouement est aussi humble et délicat que le titre du film, dont on se rend compte aussi, chemin faisant, que sa grâce profonde est aussi de n'avoir jamais cherché à définir le poète, ou à établir ce qu'Oscar représente ou pas par rapport à cette notion souvent envisagée avec grandiloquence. À travers le personnage de Yurlady, au contraire, il la rend à sa belle simplicité, vulnérable et dépouillée, doucement bouleversante.



Cinéma, critique film Un poète réalisé par Simón Mesa Soto



AU CINÉMA LE 29 OCTOBRE 2025

UN POÈTE

Titre original : Una poeta

Réalisé par Simón Mesa Soto

Scénario : Simón Mesa Soto

Avec : Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona, Allison Correa, Margarita Soto, Humberto Restrepo

Distribué par Epicentre Films

Genre : Drame, Fiction

Origine : Colombie, Allemagne, Suède

Durée : 2 h

Synopsis

Óscar Restrepo, poète en manque de reconnaissance, mène une existence solitaire marquée par les désillusions. Sa rencontre avec Yurlady, une adolescente d'un milieu populaire possédant un véritable talent d'écriture, va bouleverser le cours de sa vie. Il l'exhorte à se présenter à un concours national de poésie. Mais les choses ne se



passent pas comme prévu...

Ce film nous fait découvrir un homme Oscar, quelque peu paumé, vivant chez sa mère, qui a publié un livre, mais qui depuis végète. Il devrait écrire un autre recueil, mais en manque d'inspiration, séparé de sa femme, avec une fille qu'il voit peu et avec qui il voudrait renouer, il pense être un bon auteur, mais les idées ne viennent pas et il paraît lunaire. Un poète en somme.

Pour gagner sa vie il va devenir prof, et faire la connaissance d'une jeune fille en qui il croit et qui paraît prometteuse au niveau écriture mais la suite va être plus compliquée que prévue et va une fois de plus lui attirer des ennuis.

Oscar c'est malheureux à dire, mais peut arriver à nous faire pitié, un mot que je n'aime pas employer pour une personne, mais il est vrai que dans certaines situations il se comporte comme un enfant. Il pourrait trouver des moyens pour s'en sortir, mais il n'arrive pas à les exploiter et se retrouve toujours dans des situations ambiguës.

Parfois, Oscar se remet en question, mais trouve que l'on ne sait pas reconnaître son oeuvre et c'est tout cela qui est remis en question tout au long de son long métrage. Le réalisateur, au travers de ce film, nous prouve qu'il y a une industrie qui gravite autour de chaque métier artistique et que si l'on ne se plie pas à certaines obligations, que l'on ne rentre pas dans le moule on est évincé.

Il aborde aussi les différentes classes sociales qui existent dans son pays.

Il filme tout cela parfois sous forme de tragédie, mais d'autres fois de manière plus légère tirant vers la comédie et en 16 mm ce qui apporte un esthétisme qui nous fait penser en années passées.

Mention spécial au comédien principal, qui trouve son premier rôle au cinéma car il est novice dans le cinéma étant à la base instituteur et qu'il écrit des chroniques pour des journaux locaux.

Ce portrait social de deux êtres que rien ne prédestinait à se rencontrer, nous prouve que l'art peut mener à tout et surtout que tant que l'espoir est là, malgré tous les déboires qui arrivent à Oscar, que ce soit pour l'écriture ou la réconciliation entre Oscar et sa fille, rien n'est jamais perdu.

Pour en savoir plus

A propos du réalisateur

Simón Mesa Soto est un réalisateur, scénariste et producteur colombien.

Il a étudié la communication audiovisuelle à l'université d'Antioquia et a ensuite poursuivi un master à la London Film School. Son film de thèse, Leidi, a remporté la Palme d'or du court-métrage au Festival de Cannes 2014. Avec son court-métrage suivant, Mother, il a de nouveau été sélectionné dans la compétition officielle du Festival de Cannes 2016. Ces deux court-métrages ont été largement diffusés dans des festivals du monde entier.

Amparo, son premier long-métrage, a été présenté pour la première fois à la Semaine de la critique de Cannes 2021, où il a remporté le prix Louis Roederer Foundation Rising Star. Le film a fait le tour



de plus de cinquante festivals de cinéma dans le monde et a remporté des prix à La Havane, Chicago, Lima et Punta del Este, entre autres festivals.

Amparo a été le grand gagnant des Macondo Awards 2022 de l'Académie du cinéma colombien, remportant sept prix, dont ceux du meilleur réalisateur et du meilleur film.

Un Poète est son deuxième long-métrage.

Festivals

Festival de Cannes 2025 - Section un certain regard - Prix du Jury

Festival International de Munich 2025 (Allemagne) - Prix CineCoPro

Festival International New Horizons 2025 (Pologne) - Section découvertes

Festival International de Nouvelle Zélande 2025

Festival International de Melbourne 2025 - Section Bright Horizons

Panorama du cinéma colombien à Paris 2025

Festival du film de Montreuil 2025

Festival Effervescence de Macon 2025

Festival Hispanimes 2025

Festival International de Toronto 202

MA NOTE : 3.7/5

Crédits photos et vidéo : Epicentre Films



Un poète, Simón Mesa Soto offre une satire de la société qui ne rêve plus



Entre comédie et mélancolie, Un Poète de Simón Mesa Soto explore la survie de la poésie dans un monde numérique qui l'oublie. Un film touchant sur l'échec, la beauté et la résistance des mots face à l'indifférence moderne.

Dans Un Poète Simón Mesa Soto s'interroge sur la survie de l'art dans un monde désenchanté. À travers Óscar, un poète à la dérive, il explore la frontière entre idéal et désillusion, entre création et abandon. Le cinéaste colombien signe ici une œuvre introspective, teintée d'humour noir et d'amertume, où chaque mot devient un cri pour exister dans un univers obsédé par la performance. Entre nostalgie et dérision, ce film questionne la place du créateur dans une société qui ne prend plus le temps d'écouter.

Un poète à contre-sens perdu dans un monde

Óscar Restrepo, poète oublié, vit à Medellín, partagé entre ses souvenirs de gloire et une réalité désenchantée. Sa rencontre avec Yurlady, adolescente issue d'un milieu populaire et douée d'une sensibilité rare, vient raviver un souffle qu'il croyait éteint. Ce lien, empreint de maladresse et de sincérité, se mue en miroir de ses propres échecs. Simón Mesa Soto met en scène la confrontation entre deux visions de l'art : celle d'un homme usé, enfermé dans ses illusions, et celle d'une jeune fille qui écrit par besoin vital, sans attendre la reconnaissance. Cette dynamique, à la fois tendre et cruelle, dévoile la dimension profondément humaine de la création : l'art comme refuge, comme rachat, mais aussi comme impasse. En confiant le rôle principal à Ubeimar Rios, le cinéaste trouve une justesse rare, entre comédie et désespoir tranquille. Rebeca Andrade, lumineuse et spontanée, apporte au film cette part d'innocence brute, cette vérité que le poète avait perdue. Ensemble, ils incarnent deux âmes qui s'effleurent sans jamais se sauver vraiment.

Il y a un âge pour tout et la poésie est souvent vue comme futile ou pour des personnes marginales



Dans ce film, on aborde la poésie comme un territoire à contretemps, presque archaïque. Il y a cette tension entre un monde hyperconnecté, où tout doit être utile, et l'art, perçu comme une perte de temps. Óscar incarne cette figure d'un autre âge : un homme qui persiste à croire que les mots peuvent encore changer quelque chose. Son obstination le rend pathétique autant qu'admirable.

Le réalisateur saisit ce paradoxe avec une tendresse pudique : la poésie, aujourd'hui, devient l'acte de résistance le plus discret. En Colombie, où les contrastes sociaux demeurent puissants, le poète n'est pas seulement un rêveur ; il est aussi un témoin, parfois un imposteur, toujours un survivant. Le film traduit cela avec une ironie douce, empruntant autant à la comédie new-yorkaise qu'au réalisme latin. La caméra, filmant en 16 mm, accentue la texture du passé, comme si chaque plan appartenait déjà à un monde révolu.

Le réalisateur confie dans son entretien qu'il s'est lui-même interrogé sur l'échec artistique, sur la lassitude de créer. Cette lucidité se ressent à chaque instant : Un Poète n'est pas une ode romantique, c'est une méditation sur la fin d'un idéal. Yurlady, elle, symbolise la vitalité brute de l'art libre, non contaminé par le marché ni la vanité. Elle ne cherche ni gloire ni absolu, elle écrit parce qu'elle respire. Cette opposition donne au film sa force tragique : Óscar tente d'enseigner la poésie, mais c'est elle qui lui réapprend à vivre. Ce renversement confère au récit une beauté fragile : celle des artistes qui ne produisent plus, mais contemplent, entre nostalgie et lucidité, la disparition de leur propre monde.

Autoportrait déguisé d'un créatif

Peut-être le meilleur film qu'il soit sur « être un poète » à l'heure du numérique. Comment un poète peut survivre à l'hyperactivité. Le Temps de cerveau humain disponible est de plus en plus réduit et nous n'avons plus cette capacité à nous émerveiller et à dépeindre notre tristesse. À une époque, les blogs et journaux intimes avait pris le relai, mais la nouvelle génération semble peu à peu s'éloigner de ce système pour entrer dans une forme de paraître qui colle à des trends.

Le film arrive parfaitement à montrer ce décalage entre un genre humain et des personnes voulant rendre hommage à la poésie. Parmi eux, un homme, un artiste maudit du nom d'Oscar, incarnant ces êtres romantiques et torturés, espérant une élévation spirituelle et sociale. Un être d'un autre temps perdu dans une époque qui ne lui ressemble pas, son talent précoce n'était que fugace et il est difficile de faire mieux quand on a déjà brillé.

Un être qui vit pour les mots et à fleur de peau crache la bile de ses mouvements d'âme. Simón Mesa Soto offre à Ubeimar Rios l'incarnation héros nostalgique d'un monde qui n'existe plus. Une œuvre d'équilibre, suspendue entre comédie mélancolique et portrait social. Le cinéaste livre un autoportrait déguisé : celui d'un créateur confronté à la vanité de sa quête. La poésie y devient un geste dérisoire et pourtant essentiel, une manière d'habiter le silence. Grâce à la sincérité de Ubeimar Rios et à la fraîcheur de Rebeca Andrade, le film trouve une grâce inattendue : celle de rappeler qu'il faut parfois échouer pour recommencer à croire.

Note : 4 sur 5.



À quoi bon des poètes en temps de détresse ?



Le deuxième film du réalisateur colombien Simón Mesa relate, avec un humour acerbe teinté de mélancolie, les affres d'un poète maudit autoproclamé. Dans cette satire immanquable sur l'échec du geste artistique, on découvre aussi le portrait d'une société en crise où la poésie peine à trouver sa place. Simón Mesa | Un poète Colombie, 2025. Durée : 2 h

Medellín au XXI^e siècle. Invité à une émission de télévision pour tenter de vendre ses livres, le poète Oscar Restrepo se retrouve sur un plateau d'une laideur abyssale, entre le maire d'un petit village venu promouvoir la fête locale et un chanteur de reggaeton à l'arrogance affichée. La présentatrice l'invite à faire entendre sa voix : « allez, lisez-nous un beau poème d'amour pour nous émouvoir ». Comme il tarde à trouver le poème qui attendrait son interlocutrice, le poète viscéral est rattrapé, dépassé par le temps du direct : place alors au chanteur de reggaeton qui déverse sa chanson aux paroles creuses, vulgaires et misogynes. Cut.

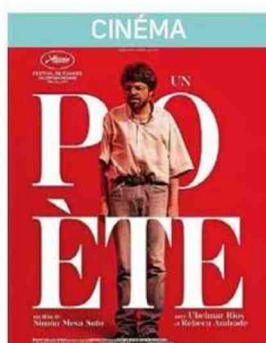
Primé à « Un certain regard » lors du festival de Cannes, Un poète raconte la rencontre catastrophique entre un écrivain raté et une adolescente douée pour l'écriture. Aussi pathétique qu'émouvant, Oscar Restrepo se complaît dans le cliché du poète maudit mais, contraint d'aider sa fille (avec l'espoir de se faire aimer d'elle), il accepte d'enseigner la philosophie dans un lycée public. Il y découvre Yurlady, adolescente issue des faubourgs miséreux de Medellín, qui aime écrire des poésies naïves sur les choses simples. Mais les mots de Yurlady sont comme un choc pour le professeur, qui décide alors de se muer en Pygmalion et d'encourager son élève à se présenter à un concours de poésie : la rage nocturne et désespérée d'Oscar succombe à la douceur lumineuse des mots d'une jeune sans grande culture et qui ne veut surtout pas vivre à la merci des Muses. Elle ne veut pas être poète ; elle, elle rêve de poser des faux ongles.

Pessimiste, désespéré et émaillé de séquences à l'humour corrosif, Un poète est la satire d'une société où la poésie semble devenue inutile. Rien ici ne vire vers la fable édifiante d'un professeur qui révélerait à ses élèves les possibilités infinies du langage poétique : c'est à peine si l'un d'entre eux se demande si en écrivant un poème il pourrait séduire une fille. Le centre du récit est plutôt l'«



inappartenance » d'un poète fantasque et vieillissant. Oscar Restrepo, incompris et sans gloire, ne trouve pas sa place parmi ses contemporains. Issu de la petite bourgeoisie, vivant aux crochets de sa mère et entouré de compères aux idées délirantes, il s'identifie, dans ses diatribes avinées, à Charles Bukowski et se voue à son exact opposé, José Asunción Silva, poète et aristocrate raffiné au visage angélique, mort par suicide à trente et un ans. Dans Un poète la poésie non seulement ne fait plus rêver, mais elle échoue à interpeler son temps. Restrepo n'est pas plus Pygmalion que chantre de sa génération. Yurlady, la jeune fille qui écrit si bien, n'est elle-même qu'une adolescente aspirant à la normalité de son milieu et de son époque. L'invitation au concours de poésie que le personnage principal décroche pour elle révèle les grandes inégalités sociales du pays ainsi que l'opportunisme et la pusillanimité des poètes institutionnels. La famille dysfonctionnelle de l'adolescente montre qu'il n'y a pas de petits bénéfices et ainsi de suite ; la veulerie de la société contemporaine ne connaît pas de répit.

Vaincre le hasard mot par mot, écrivait Mallarmé, est le rôle de la poésie. Et, prenant la tangente des clichés avec brio, le scénario d' Un poète surprend dans sa première partie. Le film trouve sa force inaugurale dans l'art du détail, la maîtrise de réjouissantes ruptures de ton, une bande-son riche et un sens très précis du montage. Tourné caméra à l'épaule et en 16 mm, on découvre un style vivace et exigeant, digne d'un grand formaliste. Or, si le poète du titre est un personnage sans qualités dans un monde qui ne sait plus exprimer son abattement, le film révèle un comédien non professionnel hors pair. La caméra s'attarde jusqu'à la jouissance sur les allures batraciennes, le physique irrégulier et parfois monstrueux d'Ubeimar Rios ,instituteur et métalleux dans la vraie vie. Il insuffle une amertume douce, quelque chose d'irréremédiable, de vague et de terrible au poète raté qu'il incarne. Grâce à Rios, le personnage atteint une grâce inouïe malgré sa mauvaise foi, sa complaisance de victime et son égoïsme sans bornes. Et qu'il est jouissif pour un film de déboulonner les astres de la littérature latino-américaine, ne serait-ce que par provocation. Nos idoles n'en sortiront que plus lumineuses après les vilénies de l'ivrogne aigri et burlesque. En attendant, c'est à lui que nous succombons, à ses monologues d'oiseau obscène et désespéré, à sa verve délurée. Détestable souvent, attachant si l'on veut mais surtout puissant : tout ce qu'il touche s'affole et s'effrite. Le cinéaste Simón Mesa suggère que c'est peut-être là la véritable vocation du poète à notre époque : être l'agent du chaos, le nommer et l'exalter.



Un poète

♥♥♥ Adultes
et grands adolescents

Oscar est un poète... Raté. Qui déprime. Ses proches, fatigués de le voir tourner en rond, lui enjoignent de retourner un peu enseigner. Une de ses élèves, ado issue d'un milieu populaire, a un don pour l'écriture. Il décide de la présenter

à un concours de poésie, projet qui lui remet du baume au cœur. Mais... Marre des films formatés, des héros hollywoodiens au sourire Colgate, des bobos parisiens égocentres ? Cette plongée en Colombie sur les pas d'un attendrissant loser (non comédien et vrai prof à la ville), au sourire accidenté, à la maigreur de gnome, pas gâté par Dame Nature donc, mais croyant aux vertus de l'art, peut vous plaire. Ce prix du jury à Cannes (section Un certain regard) mélange le cocasse et le féroce, dépayse, touche et réjouit. ■ M. M.

Comédie dramatique
de Simon Mesa Soto (Col.),
avec Ubeimar Rios.



Critique : Un poète - Le Polyester

Óscar Restrepo, poète en manque de reconnaissance, mène une existence solitaire marquée par les désillusions. Sa rencontre avec Yurlady, une adolescente



Quelle place pour un poète dans la société d'aujourd'hui ? Avant même qu'Óscar n'ait le temps de se faire remettre à sa place (« Autant dire chômeur » lui répond-on quand il décline son activité), l'esthétique du film vient nous donner un indice. Avec ces images presque punk, aux bords bruts, captées par une caméra qui refuse de se poser ne serait-ce que pour fixer un cadre, il y a déjà comme un décalage temporel dans l'air, comme si un poète ne pouvait exister que dans un imaginaire à la Cassavetes, plutôt que dans le vrai monde d'aujourd'hui.

Quelle place Óscar peut-il occuper dans sa propre vie ? Ce poète maudit est prié par un entourage à court de patience d'accepter le job d'enseignant qui s'offre miraculeusement à lui. Óscar préférerait continuer à vivoter dans le monde pur des idées et des idéaux, mais ses déclarations sur la pureté de l'art n'intéressent plus qu'un cercle de vieilles connaissances de plus en plus réduit. L'une des idées malines du scénario est précisément de nous laisser perpétuellement face à un doute amusé. Óscar est-il un artiste maudit et incompris ou bien un vieil ado immature incapable de se frotter à la vraie vie ?

Le cinéaste Simón Mesa Soto parvient à faire de cette ambivalence le moteur de ce portrait nerveux qui slalome à toute vitesse entre pathos et burlesque. Le regard qu'il pose sur son protagoniste est à la fois tendre et moqueur (le montage abrupt vient d'ailleurs souligner un humour souvent cinglant), soit un mélange qui ne devrait pas fonctionner et qui pourtant donne toute sa personnalité piquante au film. La réussite de ce cocktail en revient aussi énormément à l'impayable Ubeimar Ríos, acteur non professionnel qui apparaît à l'écran pour la première fois en livrant l'une des performances les plus saillantes de l'année. Son phrasé, son visage volontiers grimaçant, sa silhouette en forme de petite boule de nervosité suffisent à en faire le poil à gratter de chaque scène où il apparaît.

Quelle place pour la poésie dans nos vies, et quelle importance pour celle-ci face aux vrais problèmes du quotidien ? En plaçant Óscar face à un personnage de jeune fille douée venue d'un milieu défavorisé, le scénario déploie progressivement des questions vastes sur la violence sociale qui, toutes passionnantes qu'elles soient, viennent par leur sérieux déséquilibrer un peu ce numéro de funambule. La rédemption du protagoniste grâce à ce rôle de figure paternelle de substitution



n'est pas l'idée la plus originale du scénario, mais en dépit d'un certain essoufflement, Un poète parvient à conserver jusqu'au bout son humour noir et sa précieuse ambivalence mordante.

| Suivez Le Polyester sur Bluesky, Facebook et Instagram ! |



CANNES 2025 - « Un poète » : L'art de rater - Maze.fr

Le nouveau film du réalisateur colombien Simón Mesa Soto raconte la rencontre entre un poète et une jeune adolescente.



Un poète

Article initialement publié le 26 mai 2025, dans le cadre du 78e Festival de Cannes

Poète. C'est comme ça que se définit Óscar Restreppo (Ubeimar Rios). Plus jeune il a publié un recueil de poésie qui lui a valu un petit succès. Depuis, pas grand-chose. Il vit chez sa mère, et a du mal à tenir son rôle de père auprès de sa fille qui préfère l'éviter. Les relations familiales et amicales sont pour le moins tendues. Óscar n'écrit plus trop mais éprouve la souffrance de sa condition de poète. Il boit, beaucoup, et se lance dans des diatribes sur les écrivains de son pays avec une certaine aversion pour l'icône Gabriel García Márquez. Quand il se réveille, le réel est toujours aussi dur à supporter.

Óscar finit par accepter un poste d'enseignant dans un collège. Là-bas, il y fait la rencontre de Yurlady (Rebeca Andrade), une de ses élèves qui écrit à ses heures perdues. Les poèmes de Yurlady sont très bons, et Oscar la convainc de s'inscrire à un festival de poésie. Commence alors un récit de transmission, qui a en apparence tout pour s'imposer comme un arc narratif salvateur pour Óscar.

Sobre et prof, Óscar parvient un temps à sortir de son marasme intérieur. Sa vie se calque sur les écrits de la jeune Yurlady. Celle-ci accueille son nouveau statut de poète avec plus de flegme que d'intérêt. La rencontre entre les deux met également en lumière leurs origines sociales. Yurlady vient d'un quartier populaire de Medellín. Les organisateur·ice·s du festival l'encouragent notamment à exploiter cette position subalterne pour la lecture qu'elle doit donner.

L'espace du festival devient ainsi celui d'une fiction politique que le cinéaste montre de manière caustique, en exploitant surtout son ressort pathétique. Globalement, les adultes sont montrés



comme des losers. Une génération de vieux briscards boomers, à côté de la plaque moralement et politiquement, guidés par des valeurs capitalistes plutôt qu'artistiques. La jeune génération de poètes de Medellín est également présente à ce festival, en apparence plus aiguisée et consciente. On sent beaucoup de plaisir à filmer la médiocrité qui sévit dans cette scène culturelle de Medellín.

Le film ne creuse pas la fracture générationnelle qu'il souligne. Il préfère se resserrer sur Óscar et Yurlady et leur manière d'occuper ces espaces – celui du festival, mais également d'une émission télé à laquelle Yurlady participe –, et d'exister au sein des rapports de pouvoir qui les régissent. Il demeure une sorte d'incapacité complète d'Óscar à s'adapter. Un problème d'adhésion à ces espaces, à ces codes, dans lequel est entraînée la jeune Yurlady. L'alcool sera encore une fois la porte de sortie privilégiée. C'est le portrait de deux personnages impossible à récupérer.

La réussite d'Un poète, c'est qu'il finit toujours par embrasser la voie du ratage. Il reconduit sans cesse l'échec qui caractérise la vie d'Óscar, et n'a pas peur de pousser cette logique jusqu'au bout. De cette trajectoire ratée, Simón Mesa Soto tire des scènes très drôles et acerbes. Il met ainsi en scène l'échec comme espace de résistance. Car l'espace de l'échec, c'est celui qui se situe hors des stratégies de pouvoir, et des mensonges.

La voie de l'échec c'est aussi ce qui permet de ne pas réduire les personnages à leurs origines, ou à un récit de success story méritocratique de transfuge de classe. Simón Mesa Soto met en scène des personnages qui s'appartiennent complètement. C'est une forme d'éthique de la vérité qui est à l'œuvre, tant la radicalité dans la représentation de l'échec prouve le degré d'idéalisme et de pureté dans les intentions. La figure du poète, chez Óscar et chez Yurlady, c'est celui ou celle qui garde son intégrité, au risque de passer pour un fou, ou de renoncer à la gloire. Óscar finira quand même par s'accorder un peu plus à la vie, et trouver sa place auprès de ceux et celles qu'il a trop longtemps ignoré·e·s.



« En Colombie, les poètes sont vus comme des êtres aliénés » : entretien avec Simon Mesa Soto, réalisateur d'« Un poète »

« En Colombie, les poètes sont vus comme des êtres aliénés » : entretien avec Simon Mesa Soto, réalisateur d'« Un poète »

Lauréat de la Palme d'or du court métrage à 18 ans, avec *Leidi* en 2014, Simon Mesa Soto s'est par la suite fait rare au cinéma. Le Colombien a eu du mal à boucler ses projets malgré *Amparo*, un premier long métrage présenté à la Semaine de la critique en 2021. Il a effectué un retour tonitruant au festival de Cannes (*Un certain regard*) avec Un poète, une fiction ancrée dans la réalité sociale de Medellín, sa ville natale. Oscar Restrepo (génial Ubeimar Rios) est un poète sans le sou qui ressasse ses succès passés. Alcoolique mélancolique, père défaillant et toxique, inadapté aux conventions sociales, il est aussi un homme cultivé. Grâce à sa famille, il obtient un poste de professeur qui lui permet de rencontrer Yurlady, une élève qui écrit des textes très personnels. Il veut absolument l'inscrire à un concours de poésie. Entre drame et satire grinçante, Un poète assume ses attachantes imperfections et ses brillantes ruptures de ton. Il se moque des faux-semblants, ironise sur la marchandisation de l'art et les postures d'artiste dans un format 16 millimètres qui lui donne une accrocheuse patine vintage. Un poète s'apparente-t-il au jazz ? La figure du poète a toujours été très proche du jazz qui, dans le monde occidental, est considéré comme une musique savante. Je voulais l'intégrer dans une forme satirique en créant un personnage de poète dans une société qui ne valorise pas la culture. Le jazz est un peu la bande originale interne d'Oscar. En Colombie, les poètes sont vus comme des êtres aliénés, décorrélés du réel. Je voulais que le montage abrupt de l'image et de la musique génère la sensation d'une chose mal faite mais radicale. Le jazz devait donner à voir la bizarrerie et l'imprévisibilité du personnage et une manière de rompre avec les formes habituelles d'un cinéma colombien contemplatif. Que vous permet l'utilisation du format 16 mm ? Ce film traite du passé. Oscar y est totalement enchaîné et relié. Il vit avec les images de son succès dans les années 1980 et 1990. Le format 16 mm rend ce lien visuel et permet de donner une teinte documentaire. Généralement, son utilisation s'accompagne d'un nettoyage de l'image et de la bobine pour tout peaufiner. Je voulais la laisser en l'état pour rendre compte de ce concept du sale et du moche. C'est ainsi qu'a été pensée la mise en scène. Par ailleurs, être cinéaste en Colombie, c'est vivre son film comme étant potentiellement le dernier. Je voulais relever le défi du 16 mm avec tout ce qu'il pouvait m'offrir même s'il coûte plus cher et permet de faire moins de prises. Ces contraintes économiques vous permettent-elles de penser le cinéma autrement ? Pour moi comme pour d'autres cinéastes, la contrainte économique est évidemment au centre. Il faut prendre en compte le peu de moyens pour l'intégrer à la narration. Quand je revoyais une scène en me disant que si j'avais utilisé le numérique, j'aurais bien fait une ou deux prises supplémentaires, je me suis aperçu qu'accepter d'embrasser ces erreurs était intéressant. Cela rend certes le film imparfait, mais assumer ces ratés ajoute à son côté artisanal et devient constitutif de l'œuvre. Je pense le film comme un organisme vivant. Le manque de moyen et la nécessité d'en tirer profit participe de sa construction. Le travail d'un cinéaste, c'est de comprendre les ressources dont il dispose et d'en tirer profit. Ces contraintes économiques m'ont appris à être pragmatique. Tourner en 16 mm implique de la précision, de l'anticipation dans la mise en scène et les prises de décisions. Pour quelles raisons confrontez-vous l'art à la lutte des classes ? Il y a un gouffre social majeur dans la société colombienne. À Medellín, ma ville, on le vit au quotidien. Un film consiste aussi à voir une réalité de



notre société. J'appartiens à la classe moyenne mais je vis Medellin dans tous ses aspects. Comme Oscar, je suis par ailleurs prof. À travers ce film, je canalise beaucoup de mes questionnements et de mes dilemmes sur la position de l'artiste par rapport à l'échec, sur ce qu'est un triomphe, sur la reconnaissance ou la création artistique. En Colombie, il y a une tradition cinématographique très ancrée où l'on travaille avec des acteurs et des actrices non professionnels. On les prend, on les pose face caméra, on les transforme pour les faire entrer dans l'œuvre qu'on désire mais une fois le film fini, on les renvoie à leur réalité. Ce processus implique des conséquences éthiques et morales particulièrement intéressantes qu'on se doit de questionner. Quelle masculinité incarne Oscar ? Les hommes sont la cause de nombreux maux. Aujourd'hui, en tant qu'homme, on doit affronter ces questions. Je réfléchis depuis une dizaine d'années à la manière dont je m'intègre et m'insère dans ce processus, à ce que je peux en faire pour être une meilleure personne, ne pas reproduire ce mal autour de moi et arriver à faire la paix avec tous ces dilemmes. Via Oscar, je peux creuser cette recherche pour m'améliorer et évoluer en tant qu'homme. Oscar fait beaucoup d'erreurs. C'est un mauvais père, ce qui me permet d'aborder la paternité en Colombie où les pères sont particulièrement absents. Le milieu de la poésie représenté dans le film rappelle la figure de l'artiste plein de beaux discours et d'idées communistes dans un monde de l'art pétri de misogynie. Et je participe de ce monde. Je ne cherche pas à effacer mes défauts. Je veux montrer la fragilité de cette condition d'homme mais aussi amener une forme d'espoir où l'évolution est possible. Si on l'aborde avec un peu d'ironie, Un Poète est aussi un film féministe quand on voit l'impact qu'ont sur Oscar les femmes qui l'entourent. Elles lui fournissent les outils qui potentiellement pourraient lui permettre de changer comme mes différentes compagnes et ma mère l'ont fait avec moi. Traduction de l'espagnol (Colombie) de Tatiana Taburno. Ce contenu n'est pas visible à cause du paramétrage de vos cookies. Paramétrer mes cookies Un poète, de Simon Mesa Soto, Colombie-Allemagne-Suède, 2 heures, sortie en salles le 29 octobre 2025. Au plus près de celles et ceux qui créent L'Humanité a toujours revendiqué l'idée que la culture n'est pas une marchandise, qu'elle est une condition de la vie politique et de l'émancipation humaine. Face à des politiques culturelles libérales, qui fragilisent le service public de la culture, le journal rend compte de la résistance des créateurs et de tous les personnels de la culture, mais aussi des solidarités du public. Les partis pris insolites, audacieux, singuliers sont la marque de fabrique des pages culture du journal. Nos journalistes explorent les coulisses du monde de la culture et la genèse des œuvres qui font et bousculent l'actualité. Aidez-nous à défendre une idée ambitieuse de la culture ! Je veux en savoir plus ! Δ Facebook Ce champ n'est utilisé qu'à des fins de validation et devrait rester inchangé. Mon don (Nécessaire) Je donne tous les mois Je donne une fois E-mail (Nécessaire) Prix – Je donne une fois (Nécessaire) 30 € 100 € 500 € Montant libre Montant libre – Je donne une fois (Nécessaire) Après déduction d'impôts, votre don vous reviendra à Vous bénéficiez d'une réduction d'impôt de 66% si vous êtes imposable sur le revenu, dans la limite de 20% de votre revenu imposable et si vous cochez la case ci-dessous pour recevoir le reçu fiscal. Prix – Je donne tous les mois (Nécessaire) 10 € 25 € 100 € Montant libre Montant libre – Je donne tous les mois (Nécessaire) Après déduction d'impôts, votre don vous reviendra par mois à Vous bénéficiez d'une réduction d'impôt de 66% si vous êtes imposable sur le revenu, dans la limite de 20% de votre revenu imposable. Pour ce faire, vous devez cocher la case ci-dessous. Je souhaite recevoir mon reçu fiscal pour bénéficier de la déduction d'impôts Je souhaite recevoir mon reçu fiscal pour bénéficier de la déduction d'impôts Nom (Nécessaire) Prénom Nom Adresse (Nécessaire) Adresse postale Ville ZIP / Code postal Carte bancaire (Nécessaire) Utilisation des données J'accepte de recevoir des informations de la part de L'Humanité. Quels que soient vos choix, vos données resteront dans le périmètre de L'Humanité et ne seront en aucun cas cédées à des entreprises ou services tiers. Vous pouvez à tout moment demander leur suppression. Je souhaite que mon nom apparaisse sur le mur des donateurs. rices Je souhaite que mon nom



apparaissent sur le mur des donateurs. Le mur des donateurs est une page (numérique et dans le journal papier) sur laquelle figurent les noms des donateurs et donatrices à l'Humanité pour les remercier de leur soutien. Lire la suite sur www.humanite.fr (article réservé aux abonnés)

Présenté à Un certain regard, à Cannes, le second long métrage du Colombien Simon Mesa Soto, Un poète, met en scène un personnage qui place l'art au-dessus de tout dans une satire sociale tragique et drôle.



San Sebastián International Film Festival 2025 : Chroniques de l'intranquillité

Solitude, précarité et paranoïa fleurissaient dans une sélection inégale, dominée par un auteurtainment sans subtilité. Une poignée d'œuvres détonnaient cependant par leur approche sensorielle du fait social. Le jury ne s'y est pas trompé en récompensant *Les dimanches de Alauda Ruiz de Azúa* et *Histoires de la bonne vallée* de José Luis Guerin, deux coproductions franco-espagnoles. Le monde va mal, on nous le serine depuis notre naissance et les vagues qui s'écrasaient contre le rivage de la Concha n'y changeaient rien. C'était dans les salles — et accessoirement, les tavernes de pintxos — qu'un autre monde semblait possible, une fois séparé le bon grain de l'ivraie. Car on ne le redira jamais assez : il ne suffit pas d'agiter un drapeau ou d'afficher sa cause pour faire du cinéma — ou quelque autre art, d'ailleurs. Toute création devrait être conçue pour nourrir le feu des questionnements, et non pour offrir des réponses toutes faites. C'est avec cette ritournelle en tête que l'on mesurait le fossé qui sépare le plus souvent un geste artistique d'une posture militante, aussi louable soit-elle.

Coutures apparentes

Après les très beaux *Chocolat* (1988) et *White Material* (2009), Claire Denis se coltine de nouveau le cloaque du néocolonialisme, sur un scénario coécrit par Suzanne Lindon (groupons). Le cri des gardes est l'adaptation — ou plutôt la transposition — de la pièce *Combat de Nègres* et de *Chiens de Bernard Marie Koltès*, mise en scène pour la première fois en 1982 par Patrice Chéreau à Nanterre-Amandiers. Le huis clos minimaliste se déroule sur un chantier de construction « quelque part en Afrique de l'Ouest », sous l'œil de surveillants armés. Un homme noir à l'élégance souveraine (Isaac de Bankolé) vient réclamer le corps de son frère ouvrier, victime d'un soi-disant accident du travail. Les échanges nocturnes de part et d'autre du grillage entre l'homme et le patron — un expatrié blanc incarné par Matt Dillon — se font de plus en plus tendus alors qu'entrent en scène deux autres personnages-clés : l'ingénieur du chantier et la compagne du boss, fraîchement débarquée, qui vont nouer une relation ambiguë. Le drame est prêt à éclater, en même temps que des révélations dignes d'une telenovela. Malgré toute l'admiration que l'on voue à Claire Denis, la gêne s'instaure face à cette théâtralité pataude, déclamée en costumes Saint Laurent.

https://www.youtube.com/watch?v=m_6gsPy0p60

Dans *Couture*, suturé comme un mauvais film à sketches, Alice Winocour aligne et surligne là aussi les lieux communs sociologiques. Dans la volonté de gratter le réel sous le vernis du glamour, son film ne retrace en définitive que des trajectoires individuelles, étrangères les unes aux autres. On suit ainsi trois tranches de vie décousues juste avant l'ouverture de la Fashion Week : une réalisatrice de série B d'horreur chargée de scénographier un défilé alors qu'elle se découvre atteinte d'un cancer du sein (Angelina Jolie herself, en quête d'auteurisme européen) ; une jeune mannequin venue tout droit du Soudan (Anyier Anei) désarçonnée par la bitchitude du milieu où elle vient de débouler et une maquilleuse, aspirante écrivaine (Ella Rumpf), qui la prend sous son aile. Toutes les trois vont s'entraider dans une ode poussive et neuneu à la sororité, où le collectif n'existe pas et où seule la détermination individuelle semble primer. Lors du défilé tant attendu, la « révolte » prendra



la forme d'une bourrasque digne d'une pub eighties pour le chocolat Crunch — c'est dire le niveau de subversion.

Folie ordinaire

À l'inverse, *Las Corrientes*, de la Suisso-argentine Milagros Mumenthaler, conserve d'un bout à l'autre son mystère et son opacité, en prise avec la psyché dérégulée de l'héroïne. Catalina, styliste au sommet de sa carrière (Isabel Aimé Gonzalez Sola, d'une présence troublante), est atteinte d'une névrose obsessionnelle qui la conduit dès les premiers plans à se jeter d'un pont à Genève. La mise en scène de Mumenthaler s'en remet à des visions irrationnelles plutôt qu'à des balises narratives, à mesure que les béances du passé familial refont surface. En soulignant par petites touches l'intrusion d'une pathologie, elle tisse autour de son personnage une réalité toujours sur le point de vaciller. La symphonie *Venus* de Gustav Holst qui parcourt le film, dirigée qui plus est par Bernard Herrmann, contribue à son aura hitchcockienne.

<https://www.youtube.com/watch?v=3j62GdBQySM>

Autre incursion dans les méandres de la folie, *Redoubt*, du jeune réalisateur suédois John Skoog, s'ouvre à la façon d'un conte en noir et blanc, narré par une voix enfantine. Tel un clown de cinéma muet, Denis Lavant y incarne un fermier marginal et excentrique qui se met en tête de bâtir un bastion fortifié contre les bombardements, avec tout ce qui lui tombe sous la main. Sorte de *Facteur Cheval* nordique, Karl-Göran Persson a réellement existé, comme en témoignent les premiers plans du film sur des documents d'archives. La photographie, splendide, évoque un Béla Tarr qui se serait lancé dans un remake de *Take Shelter* (2011, Jeff Nichols). Prodige de poésie, *Redoubt* extériorise les « Puissances du dedans » et fait la nique aux tenanciers du ricanement cynique et de la misanthropie.

<https://www.youtube.com/watch?v=X06TpFd3vwM>

Premier long-métrage du comédien Harris Dickinson, nouvelle coqueluche de Hollywood, *Urchin* est une vraie bonne surprise. On y suit l'errance londonienne d'un paumé, SDF et toxico (Frank Dillane), dans son parcours expiatoire pour retrouver un semblant de dignité et d'ancrage social. En vain : ses pulsions autodestructrices brisent systématiquement ses tentatives de réinsertion ou de relation amoureuse. Si le film emprunte d'abord les voies du naturalisme documentaire, à la façon du Mike Leigh des années 1980-1990, il ménage aussi de fréquentes ruptures de ton à travers des séquences oniriques sur fond de bass music ou des moments de comédie burlesque qui font dévier la trajectoire déterministe du récit. Cette chronique sociale, où l'empathie ne se confond pas avec les bons sentiments, trouve sa pleine résonance avec l'époque et affirme un style qui lui est propre, avec une modestie trop rare pour ne pas être saluée.

<https://www.youtube.com/watch?v=GeBV7DybTUU>

On pourrait en dire autant d' Un poète, du Colombien Simón Mesa Soto. Anti-héros par excellence, Oscar Restrepo est un poète vieillissant, hideux et mal attifé, qui a sombré dans l'alcool et la dépression et vit encore chez sa mère. Il navigue à vue entre cuites et crises de larmes et culpabilise de ne pas être un bon père. Mais sa rencontre avec une élève de condition modeste, férue de poésie, dans le collège où il vient d'être embauché, va à la fois le libérer de ses propres frustrations et lui attirer de nouveaux ennuis. La grande réussite de ce second long-métrage provient de



l'empathie que Soto parvient à susciter pour un personnage aussi calamiteux que touchant, infoutu de prendre sa vie en main. Ce qui donne lieu à des scènes à la fois tordantes et d'une grande justesse sur le fossé qui sépare les générations et leur perception de l'art poétique : d'un côté la bohème irresponsable, de l'autre un pragmatisme lucide — l'un comme l'autre pris dans un monde qui les dépasse. Tourné en pellicule rognée aux entournures, le film se referme sur un poème bouleversant de simplicité, alors que Restrepo retrouve un semblant de dignité et son statut de père aimant.

Front commun

On était également impatient de découvrir Nuestra Tierra de Lucrecia Martel, annoncé depuis des mois. A partir d'images enregistrées par un téléphone, ce documentaire retrace le procès du meurtre de Javier Chocobar, militant contre l'expropriation de sa communauté autochtone — les Chuschagasta — par des policiers à la solde de propriétaires fonciers. Afin sans doute de gagner en clarté didactique, Martel endosse un regard d'observatrice factuelle. Sa patte de cinéaste transparaît surtout dans les plans au drone survolant les lieux du crime — manière de prendre littéralement de la hauteur (le film s'ouvre sur des plans de la Terre vue de l'espace avant de zoomer sur l'Argentine) et de jauger les témoignages à l'aune de cette vue d'ensemble, où la question de la propriété devient caduque. Le film n'est pas en soi un acte de défiance (encore que), mais prend acte d'une lutte qui ne fait que commencer.

<https://www.youtube.com/watch?v=yPQRXpzx55o>

Dans Histoires de la bonne vallée (Prix spécial du Jury), le cinéaste catalan José Luis Guerin s'attache à la morphologie sociale et humaine du quartier de Vallbuena, une enclave rurale dans les faubourgs de Barcelone, ceinte par une voie ferrée, une autoroute et une rivière. Sa population est en majorité constituée d'ouvriers et d'immigrés — gitans, Indiens, Marocains, Camerounais, Ukrainiens — qui y cohabitent en toute solidarité et bienveillance. Au fil des saisons et des baignades pour échapper à la canicule, ce territoire morcelé se dévoile grâce au récit ému qu'en font ses habitants. Dans leur alternance de témoignages et de tranches de vie, ces Histoires emplies de poésie ne forcent jamais la démonstration, mais confortent l'idée que le vivre-ensemble et l'autogestion ne sont pas qu'une utopie. Guerin filme la vie de cette communauté dans ce qu'elle a de plus digne et joyeux, y compris face à l'adversité. L'espoir, enfin, rayonne à l'image et l'on se souviendra longtemps de ces portraits d'hommes, de femmes et d'enfants, toutes nationalités et toutes générations confondues, qui font front commun contre la politique de l'individu-roi et du profit destructeur. De l'oxygène, enfin.

Le Festival international du film de San Sebastián s'est tenu du 19 au 27 septembre 2025



Le 29.10. Un poète de Simón Mesa Soto

Critique du film Un poète du réalisateur colombien Simón Mesa Soto à l'occasion de sa sortie en France en octobre 2025



Un feu d'artifices satirique

Prix du jury à Cannes dans la section un certain regard, le deuxième film du réalisateur colombien Simón Mesa Soto Un poète, est une comédie noire aussi cruelle que délicieusement jouissive. Le protagoniste, Óscar Restrepo, est un poète tombé dans l'oubli, un homme à la dérive, tourmenté et qui n'arrive plus à écrire ni à s'intégrer dans une société contraire à ses attentes.

Yurlady et Óscar, une rencontre inattendue

Malgré le manque de reconnaissance, Óscar Restrepo (Ubeimar Ríos) vit pour et par la poésie. Il songe à devenir un jour un grand poète, à l'image de son compatriote colombien José Asunción Silva (1865-1896) qui trône en photo sur un mur de sa chambre. En attendant, poussé par sa sœur et sa mère qui s'inquiètent de sa situation, il décide d'accepter une offre d'emploi de professeur de littérature dans un lycée de la ville.

C'est dans cet établissement de Medellín, dans lequel se rend à reculons, qu'il va faire la rencontre de Yurlady (Rebeca Andrade), une adolescente issue d'un milieu défavorisé et qui possède un extraordinaire talent pour l'écriture. Notre homme se passionne rapidement pour les vers de la jeune fille et lui propose de l'aider pour se présenter à un concours national de poésie.

Une réflexion avisée sur l'art et les inégalités sociales

À travers le personnage de Óscar Restrepo, incarné à merveille par un acteur non professionnel, Simón Mesa Soto explore l'art de l'intérieur, les véritables rouages de la création ainsi que leurs limites tout en abordant aussi le thème des inégalités sociales dans un pays où elles sont particulièrement marquées. Pour se faire, Restrepo utilise l'humour, un humour noir qui donne un



rythme soutenu au film. En effet, Un poète est gorgé de gags, de revirements et de situations abracadabrantesques pour le plus grand bonheur du spectateur ébloui par ce feu d'artifices satirique.

«L'humour m'a aidé en cela : il m'a permis de jouer, de rire de moi-même, de ce que signifie être un artiste. Et en même temps, d'utiliser l'humour comme un moyen d'aborder des sujets sérieux. J'espère que ce mélange fonctionne, car pour moi, il était essentiel de ne pas créer un film figé, mais un film capable de naviguer librement entre différents registres», explique ainsi le réalisateur.

Crédits photos : Epicentre Films (photo de couverture)

Titre original

Un poeta

De

Simón Mesa Soto

Avec : Ubeimar Ríos, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona

Date de sortie : 29 octobre 2025

Durée : 2h00

Distributeur

Epicentre Films



Rencontre avec Simón Mesa Soto réalisateur de Un poète



" Jouer avec l'humour, avec l'incorrection, c'est une façon de se libérer des restrictions sociales "

Le cinéma de Simón Mesa Soto est avant tout un cinéma de personnages. Il explore ainsi la condition humaine avec intensité et sensibilité. Dans son dernier film, Un poète, auréolé du prix du jury à Cannes, le réalisateur colombien signe dans un style aussi cru que poétique, une comédie éblouissante qui suit les pas d'Óscar Restrepo, un poète tourmenté et en manque de reconnaissance. À l'occasion de la sortie de ce long métrage, nous avons rencontré ce jeune cinéaste qui s'impose aujourd'hui comme l'une des voix les plus singulières du cinéma contemporain.

Comment est née l'idée de raconter l'histoire d'Óscar Restrepo ?

Les premières images, les premières idées de ce projet, remontent à une dizaine d'années, lorsque j'ai commencé à fréquenter le monde de la poésie en Colombie. J'accompagnais une poétesse à ses lectures à Medellín et à Bogotá, et c'est là que j'ai commencé à observer ces poètes, surtout ceux de la bohème des rues de Medellín : des idéalistes convaincus d'être des génies, mais vivant dans les cantinas, perdus dans leurs illusions. Ils m'ont toujours fasciné, même si, à l'époque, je ne savais pas encore comment donner forme à cette fascination.

Plus tard, j'ai réalisé mon premier long métrage, Amparo que j'ai terminé en 2020. Ce film a marqué un moment très fort dans mon parcours de cinéaste. Ce fut une expérience difficile, douloureuse même : j'y ai tout fait — producteur, scénariste, réalisateur — dans des conditions précaires. Les ressources étaient limitées et chaque étape a été une bataille. Quand je l'ai enfin achevé, après des années de travail acharné, la pandémie a tout arrêté. Les festivals et les salles de cinéma étaient fermés. Le film a été quasiment invisible. J'ai ressenti une profonde déception : tant d'efforts, tant de sacrifices pour un résultat si nuancé.



Le cinéma demande une obstination presque déraisonnable. À ce moment-là, j'ai songé à tout laisser tomber, à me consacrer entièrement à l'enseignement, ma principale source de revenus depuis toujours. Je viens d'un milieu où il faut travailler pour survivre et le cinéma, bien que passionnant, ne nourrit pas. J'ai commencé à me demander quel genre de professeur je deviendrais si j'abandonnais cette folie du cinéma.

C'est alors que je me suis souvenu de mes anciens professeurs, ces artistes de Medellín qui avaient passé leur jeunesse dans les années 1990, une époque violente, chaotique, marquée aussi par la drogue et la marginalité. Beaucoup d'entre eux étaient devenus ces figures sombres et mélancoliques du « poète maudit ». Ils vivaient du souvenir de leur jeunesse créatrice, enseignant à contrecœur, survivant dans la nostalgie. J'ai compris que je pourrais devenir l'un d'eux si je renonçais à mes rêves.

Pour exorciser cette peur, j'ai décidé de la filmer. À travers la figure du poète, j'ai trouvé un moyen de canaliser mes propres dilemmes : ceux de l'artiste, de l'homme, de l'être humain. Le poète est devenu mon double, un miroir de mes doutes, de mes angoisses, de mes réflexions sur la création et la survie. Ce projet est né de là : du besoin de me confronter à moi-même, à mes contradictions, et d'explorer, par le cinéma, le destin incertain de ceux qui persistent à créer.

Nous ne sommes pas habitués à voir des comédies venant de Colombie, et encore moins qui traitent de la création artistique. Un poète ressemble presque à un film argentin...

En Colombie, j'ai l'impression que le cinéma indépendant et d'auteur est conçu avant tout pour un public étranger. Ce sont ces spectateurs-là qui définissent, en grande partie, le type de films que nous faisons, car le financement vient souvent de l'extérieur. Cela crée un cercle vicieux : seules les œuvres qui correspondent à l'image attendue du pays parviennent à être produites.

J'ai voulu rompre avec cela. En Argentine, par exemple, il existe une tradition culturelle et cinématographique bien plus ancrée, où la comédie et d'autres formes de création trouvent leur place. En Colombie, c'est beaucoup plus difficile : la comédie reste associée à la télévision ou à un cinéma commercial. Moi, je voulais me libérer de ces préjugés, de ces limites, et faire quelque chose de totalement différent, sans modèle, avec une liberté totale — un film qui ose jouer et expérimenter avec le langage du cinéma.

La comédie m'a semblé idéale pour cela. C'est un genre magnifique, mais souvent considéré comme mineur. Pourtant, elle me permettait d'aborder des sujets sensibles, parfois inconfortables, en y ajoutant distance et humour. La comédie, lorsqu'on la comprend, permet de rire de soi-même, de toucher les blessures sans se prendre trop au sérieux.

Je voulais aussi trouver un équilibre : créer une œuvre ayant une vraie valeur cinématographique, mais qui reste proche du public. En Colombie, l'art s'adresse souvent à une audience étrangère, éloignée de la société colombienne. Moi, je voulais parler à ma propre audience : aux Colombiens, à ma mère, à mes amis, aux gens d'ici. Mon souhait était que le film soit à la fois une œuvre d'auteur et une œuvre populaire, au sens noble du terme — une œuvre qui puisse émouvoir, faire rire, et surtout créer une vraie connexion avec le public de mon pays.

Le film met en scène une dichotomie entre deux personnages : Óscar Restrepo, un poète désespéré de réussir et d'être reconnu, et Yurlady, une jeune femme sans aucune ambition littéraire qui devient,



du jour au lendemain, un grand espoir de la poésie.

Les deux personnages représentent en partie ma pensée et mes conflits intérieurs. Yurlady me rappelle beaucoup mes films précédents. En Colombie, il existe une tradition de travailler avec ce que l'on appelle des « acteurs naturels », ce qui soulève des dilemmes éthiques et moraux : comment prend-on une personne qui n'a jamais joué et l'intègre-t-on dans l'univers du cinéma, puis crée-t-on ensuite un film autour d'elle avant de la renvoyer à sa vie de tous les jours, comme si finalement rien ne s'était passé ? C'est un vrai questionnement pour moi : qu'est-ce qui est juste, qu'est-ce qui est mauvais, quelle est la meilleure manière de gérer cette relation ?

Yurlady incarne aussi ce que je recherche. Dans l'art, il y a toujours cette obsession de la reconnaissance. Il faut transcender, atteindre cette reconnaissance, et dans nos sociétés, c'est souvent la finalité de l'art. Mais en vieillissant et en mûrissant, je réalise que cette obsession pour créer des œuvres de valeur m'amène à un dilemme personnel : l'obsession du futur me fait oublier le présent. Or, le présent est peut-être plus important que la course au succès. Parfois, on sacrifie le présent en espérant un futur meilleur.

Dans ma vie, j'ai connu des moments de « gloire », quand mes films réussissaient, mais ce n'étaient pas forcément les moments où j'étais le plus heureux. Mon vrai bonheur, c'est être chez moi, avec mes plantes, ma vie, cette paix intérieure que symbolise un peu Yurlady. Le film est aussi une critique du succès et de l'obsession de la société pour la reconnaissance. Yurlady montre qu'être « moyen » est parfaitement bien : ces poètes de l'ordinaire ont peut-être une vie plus tranquille, plus sereine. Pour elle, exister ne signifie pas être une grande poétesse ou obtenir la reconnaissance, mais vivre paisiblement, écrire ses poèmes, se faire les ongles, ou être mère.

L'humour noir et corrosif, ainsi que les situations absurdes, traversent tout le film... Est-il plus facile, grâce à l'humour, d'aborder certains sujets ?

J'ai toujours pensé que la comédie a cette vertu : elle permet de questionner les tabous, les dilemmes moraux, la hiérarchie sociale et la peur généralisée de s'exprimer. Jouer avec l'humour, avec l'incorrection, c'est une façon de se libérer des restrictions sociales. Je savais que ce film ne plairait pas à tout le monde. On ne peut pas faire un film comme celui-là et s'attendre à ce qu'il soit universellement aimé.

Ce qui me dérange le plus aujourd'hui, c'est la superficialité des réseaux sociaux : on ne se demande plus si on est une bonne personne, mais si on affiche bien sa « cause ». On devient une « bonne personne » simplement parce qu'on arbore une bannière ou un symbole. C'est un peu comme le personnage d'Efraín : il se montre socialement engagé, mais sa sincérité reste discutable. Le monde moderne crée ainsi une artificialité dans les luttes et les discours.

Comment s'est passée votre collaboration avec Ubeimar Ríos, un acteur non professionnel qui interprète magistralement Óscar Restrepo ?

Travailler avec les acteurs de ce film a été une expérience fascinante. Au départ, je voulais absolument collaborer avec des acteurs professionnels, pour changer ma manière habituelle de travailler. Pendant presque deux ans, nous avons fait un casting très vaste, mais peu à peu j'ai compris que ce n'était pas la formation qui comptait, mais la personne, l'essence du personnage.



En Colombie, il est difficile de trouver de jeunes actrices de 15 ou 16 ans avec une vraie expérience cinématographique, car la formation se concentre souvent davantage sur la célébrité que sur le jeu lui-même. C'est pourquoi j'ai élargi mes recherches à des non-professionnels, et j'ai découvert des talents incroyables comme Rebeca et Allison : elles ne sont pas actrices de métier, mais elles ont une authenticité rare.

Pour le rôle principal, j'ai finalement rencontré Ubeimar Ríos, un homme que je n'avais pas imaginé au départ. J'avais peur qu'il soit trop dans l'exagération, mais il avait quelque chose de singulier, de vrai. Après plusieurs essais, j'ai compris que c'était lui. Il a apporté une humanité et une chaleur inattendues au personnage d'Oscar qui, dans le scénario, était plus sombre et distant.

Grâce à lui, le film a trouvé une nouvelle tonalité. Ubeimar a transformé le rôle : il a apporté de la fragilité, de la comédie, une noblesse naturelle. Son jeu évoque Chaplin ou Buster Keaton. Il a ce mélange de maladresse physique et de tendresse qui touche profondément.

Le film a été tourné à Medellín, votre ville natale, et montre deux visages très différents de la ville : le milieu plus aisé auquel appartient Óscar Restrepo et le quartier populaire de Yur lady.

Tourner à Medellín a été quelque chose de très naturel pour moi, parce que c'est ma ville — j'y suis né, j'y ai grandi et j'y vis encore. Je ne cherche pas à la représenter d'une manière particulière : elle fait simplement partie de moi. Mon intérêt principal, ce sont les personnages. Ce sont eux qui racontent la ville à travers leur façon de parler, de s'habiller, de se déplacer, de ressentir.

Je ne ressens pas le besoin de montrer Medellín par de grands plans ou des images symboliques. La ville vit à travers eux, dans leurs gestes, leurs émotions, leurs relations. J'appartiens à une classe moyenne, un peu comme le poète du film, mais je traverse aussi différents quartiers, je vois la diversité de la vie quotidienne.

Dans le film, on retrouve naturellement les codes sociaux de Medellín : la force des mères, la solidarité familiale, les petits signes de la vie colombienne — les billets, les maisons, les liens communautaires. Ce qui m'intéresse, c'est la vie telle qu'elle se manifeste à travers les gens.

Comment le film a-t-il été accueilli en Colombie ?

Ça a été quelque chose de très beau pour moi. Le film est sorti le 28 août et est resté environ sept ou huit semaines en salles. Ce fut une expérience très émouvante, parce je voulais raconter une histoire universelle, ancrée dans le local mais capable de toucher partout, même en France et depuis sa sortie le film a eu une grande connexion avec le public.

Je sais qu'avec des films petits et fragiles, la promotion nous échappe souvent, mais nous avons eu de la chance : le distributeur Cine Colombia et la chaîne Caracol nous ont soutenus, ce qui a permis au film d'être diffusé de manière plus commerciale. Au final, environ 230 000 personnes l'ont vu. Ce n'est pas un blockbuster, mais pour le cinéma colombien, c'est beaucoup, surtout en salles, où il est difficile de concurrencer Hollywood. Le plus gratifiant a été de voir que les gens se sont sentis identifiés, qu'ils ont recommencé à parler du cinéma colombien.

Pendant longtemps, les films n'arrivaient qu'aux festivals et disparaissaient ensuite. Aujourd'hui, je veux que les festivals soient un point de départ, pas une fin, et que la véritable destination de mes



films soit le public. Cet apprentissage a été l'un des plus grands cadeaux de mon parcours de cinéaste.

Retrouvez ici notre critique du film [Un poète](#)

Crédits photo principale : Portrait de Simón Mesa Soto © Mediadocontencion



La « malédiction » poétique



Comédie dramatique avec Ubeimar Rios, Rebeca Andrade Le scénario Óscar Restrepo, poète en manque de reconnaissance, mène une existence solitaire marquée par les désillusions. Sa rencontre avec Yurlady, une adolescente d'un milieu populaire possédant un véritable talent d'écriture, va bouleverser le cours de sa vie. Il l'exhorte à se présenter à un concours national de poésie. Mais les choses ne se passent pas comme prévues...

Mon avis – Oscillant tout du long entre comédie et tragédie, Un poète est le portrait d'un homme mélancolique qui a le sentiment d'avoir raté sa vie et ne survit que grâce au soutien de sa mère, une vieille dame dont la santé décline. Et en s'investissant auprès de cette adolescente, dont la fraîcheur poétique le touche, qu'il trouve un autre moteur dans sa vie monotone.

À travers la relation professeur-élève qu'il entretient avec Yurlady, issue d'un milieu pauvre et d'une famille nombreuse, le film montre comment la société, ici colombienne, est traversée par des inégalités profondes. Commentaires du cinéaste :

« Je voulais explorer plusieurs dilemmes que je rencontre dans la création artistique, surtout dans un pays comme la Colombie, où les inégalités sociales sont si marquées. L'art, et le cinéma en particulier, opèrent souvent selon une logique où le créateur, depuis une position privilégiée, transforme « l'autre », le personnage moins privilégié, en matière première pour son œuvre. »

On le mesure par des séquences comme la séquence d'ouverture du festival où Óscar récupère de la nourriture au buffet pour que son élève puisse en ramener chez elle ou dans celle où les organisateurs du festival tentent d'extorquer une confession filmée, contre rémunération, à la jeune fille en présence de toute sa famille, comme si elle devait vendre son âme au diable. Et si Yurlady échappe à ce déterminisme social par l'écriture, on a le sentiment qu'Óscar échappe à son statut de poète maudit en s'occupant de cette fille de substitution.

Un Poète : la critique



à 11h00

Sources :

Date de sortie :

Titre original : Un Poeta

1h48

Simón Mesa Soto

Simón Mesa Soto

Ubeimar Rios, Rebeca Andrade, Guillermo Cardona

LA CRITIQUE

Un Poète est un film très spécial. De premier abord, il peut dérouter. La mise en scène est sans fioriture et nous plonge immédiatement dans le quotidien pas très glamour d'Óscar, un poète aux ambitions déçues. Mais très vite, le film se révèle être une belle découverte.

Le scénario nous plonge aux côtés de personnages très éloignés du modèle du Winner, que l'on vend à tout prix. Óscar a vécu son heure de gloire, il y a 30 ans en remportant un prix de poésie et en éditant un livre. Depuis, il vit sur cette petite consécration s'imaginant être toujours un grand artiste, même si depuis un petit ou un grand moment, il n'arrive plus réellement à créer. Il vit dans la nostalgie d'une réussite passée en loupant minutieusement tout ce qu'il entreprend. L'échec est mis en scène quasiment comme mode de vie.

Ce poète maudit va croiser le chemin de Yurlady, une gamine pleine de talents, en poésie, en dessin, mais sans rêve de gloire et sans aucune ambition artistique. Il va se mettre en tête de la sauver en la faisant participer à un concours de poésie mais il n'y a rien à sauver quand la personne ne se trouve pas si mal que ça où elle est et qu'elle ne nourrit pas les ambitions attendues.



PAYS: FRA
TYPE: Web
EAE: €43.54
AUDIENCE: 4778

TPOLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/TV Movies and Stre
VISITES MENSUELLES: 145267.37
JOURNALISTE:
URL: www.unificationfrance.com



> [Version en ligne](#)

> 27 octobre 2025 à 10:01

Simón Mesa Soto a choisi de tourner son second long-métrage en 16 mm. À la caméra, il y a une véritable authenticité, les personnages sont vrais, et cela est aussi dû en grande partie aux acteurs qui tiennent leurs rôles à merveille. Le réalisateur a engagé dans les deux rôles principaux Óscar et Yurlady des acteurs non-professionnels. Ce n'était pas un choix de départ, mais après un vaste casting, il s'est avéré que les deux acteurs étaient ce qui convenait le mieux. Et l'on peut dire que ce choix a été excellent. L'interprétation est sans faute.

Le film regorge de trouvailles qui dénoncent les petits défauts et les grands maux de la société. Nous pouvons citer pêle-mêle : une satire des rapports culturels nord-sud, des milieux artistiques, des hommes, des rapports entre les classes sociales et bien d'autres encore.

Un Poète est une excellente surprise. Avec une réalisation simple et efficace, il décline un scénario très intelligent qui balaye de multiples thèmes sociétaux et individuels ainsi qu'une réflexion sur ce que c'est que d'être artiste.

Phrases presse

Quotidiens :

La Croix

- « A des accents des comédies de Woody Allen. » - La Croix
- « Satire drôle et grinçante. » - La Croix
- « Le portrait tendre d'un loser au cœur pur. » - La Croix

Le Canard Enchaîné

- « Une pépite. » - Le Canard Enchaîné
- « Un protagoniste merveilleusement attachant. » - Le Canard Enchaîné

Les Echos

- « Le réalisateur se distingue avec son esprit corrosif. » - Les Echos
- « Une fiction atypique qui rappelle parfois l'esprit des comédies italiennes de l'âge d'or. » - Les Echos

Le Figaro

- « Drôle et pathétique. » - Le Figaro

L'Humanité

- « Une satire sociale tragique et drôle. » - L'Humanité
- « Entre drame et satire grinçante. » - L'Humanité

Libération

- « Un film formidable. » - Libération
- « En équilibre constant entre tragique et burlesque. » - Libération

Le Monde

- « Émouvant, comique et cruel. » - Le Monde
- « Entre burlesque et tragédie. » - Le Monde
- « Débordant, farcesque. » - Le Monde

Hebdos :

Le Canard Enchaîné

- « Une pépite. » - Le Canard Enchaîné
- « Un protagoniste merveilleusement attachant. » - Le Canard Enchaîné

Télérama

- « Un portrait vachard, vif et savoureux. » - Télérama
- « Fait surgir l'espoir. » - Télérama
- « Brillant, savoureux, sans pitié. » - Télérama
- « Une interprétation incroyable d'Ubeimar Rios. » - Télérama
- « Une savoureuse comédie sur l'idéalisme. » - Télérama

PQR :**La Marseillaise**

- « Une comédie de l'échec. » - La Marseillaise
- « Attachant. » - La Marseillaise
- « Prix du jury très mérité au dernier festival de Cannes. » - La Marseillaise

Midi Libre

- « Une ode à la lose. » - Midi Libre
- « À la fois pathétique et sympathique. » - Midi Libre

Nice-Matin

- « À la fois drôle et grave. » - Nice-Matin
- « Surprenant portrait d'un artiste maudit. » - Nice-Matin
- « Ubeimar Ríos crève l'écran. » - Nice-Matin

Ouest France

- « Un protagoniste terriblement attachant. » - Ouest France
- « Entre drame et comédie. » - Ouest France

La République

- « Entre comédie sociale et comédie burlesque. » - La République
- « Formidable interprétation d'Ubeimar Rios. » - La République

Var-Matin

- « A le mérite de bousculer. » - Var-Matin

MENSUEL, BIMENSUELS, TRIMESTRIELS**Les Cahiers du Cinéma (Elodie Tamayo)**

- « Un formidable acteur non-professionnel. » - Les Cahiers du Cinéma
- « Un Bukowski à Medellín. » - Les Cahiers du Cinéma

Les Fiches du Cinéma

- « Les acteurs sont excellents. » - Les Fiches du Cinéma
- « Un film magnifique et gorgé d'humour. » - Les Fiches du Cinéma

« Brille par la qualité de son écriture. » - Les Fiches du Cinéma

« Oscar est un loser magnifique. » - Les Fiches du Cinéma

Les Inrockuptibles

« Une ode à la poésie des désaxés. » - Les Inrockuptibles

Lire Magazine

« Très émouvant. » - Les Inrockuptibles

Première

« Une comédie noire désopilante. » - Première

Positif (Yannick Lemarié)

« Ubeuimar Ríos, remarquable de bout en bout. » - Positif

« Réflexion réjouissante et sensible sur le rôle de l'art dans la société. » - Positif

So Film

« Satire sociale aussi féroce que jubilatoire » - So Film

« Un beau feel-good movie. » - So Film

« Déjoue le cliché romantique. » - So Film

Trois Couleurs

« Un comédien non-professionnel extraordinaire » - Trois Couleurs

« Le film brille par son comique farcesque » - Trois Couleurs

« Déjoue toutes les attentes » - Trois Couleurs

WEB

Abusdeciné.com

« Une merveille d'écriture. » - Abusdeciné.com

« Un grand film. » - Abusdeciné.com

« Une pépite imprévisible et tellement jouissive. » - Abusdeciné.com

Baz'Art

« Rappelle les plus belles heures de la comédie italienne, entre réelle tendresse et vraie méchanceté. » - Baz'Art

direct-actu.fr

« Un film touchant sur l'échec, la beauté et la résistance des mots face à l'indifférence moderne. » - direct-actu.fr

« Ubeimar Rios incarne un héros nostalgique d'un monde qui n'existe plus. » - direct-actu.fr

« Entre comédie mélancolique et portrait social. » - direct-actu.fr

« Une méditation sur la fin d'un idéal. » - direct-actu.fr

En-attendant-nadeau.fr

« Un humour acerbé teinté de mélancolie. » - En-attendant-nadeau.fr

« Une satire immanquable. » - En-attendant-nadeau.fr

« Le personnage atteint une grâce inouïe. » - En-attendant-nadeau.fr

Famille&Éducation

« Pour les adultes et les grands adolescents. » - Famille&Éducation

« Touche et réjouit. » - Famille&Éducation

Le Polyester

« L'une des performances les plus saillantes de l'année. » - Le Polyester

Médiapart (Cédric Lepine)

« Une comédie sociale et cruelle à la manière de Dino Risi ou d'un John Cassavetes. » - Mediapart

« Touchant d'humanité » - Mediapart

« Une déclaration d'amour à la poésie. » - Mediapart

Mouvement

« Un poème bouleversant de simplicité. » - Mouvement

« À la fois tordant et d'une grande justesse. » - Mouvement

Maze.fr

« L'art de rater. » - Maze.fr

« Met en scène l'échec comme espace de résistance. » - Maze.fr

Que Tal Paris

« Une comédie noire cruelle et délicieusement jouissive. » - Que Tal Paris

« Une réflexion avisée sur l'art et les inégalités sociales. » - Que Tal Paris

Unification

« Une excellente surprise. » - Unification

« Très intelligent. – Unification